

Les 10 commandements



Audiences du mercredi

PAPE FRANÇOIS

Audiences du mercredi

Les dix commandements

Pape François
2018

Textes pris de

www.vatican.va

© Libreria Editrice Vaticana

2020 Bureau d'information de l'Opus Dei

www.opusdei.org

Plan général des audiences du mercredi	4
Les dix commandements	5
Le Christ accomplit la Loi	7
« Je suis le Seigneur ton Dieu »	9
1 ^{er} commandement : l'idolâtrie	11
1 ^{er} commandement : l'idolâtrie et la scène du veau d'or	14
2 ^{ème} commandement : « Tu n'invoqueras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu »	16
3 ^{ème} commandement : le jour du repos (I)	18
3 ^{ème} commandement : le jour du repos (II)	20
4 ^{ème} commandement : « Tu honoreras ton père et ta mère »	22
5 ^{ème} commandement : « Tu ne tueras pas » - 1 ^{ère} partie	24
5 ^{ème} commandement : « Tu ne tueras pas » - 2 ^{ème} partie	26
6 ^{ème} commandement : « Tu ne commettras pas d'adultère »	28
6 ^{ème} commandement : la fidélité du Christ, lumière pour l'affectivité humaine	30
7 ^{ème} commandement : « Tu ne voleras pas »	32
8 ^{ème} commandement : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain »	34
9 ^{ème} et 10 ^{ème} commandements : sur les désirs (I)	36
9 ^{ème} et 10 ^{ème} commandements : sur les désirs (II)	38

Plan général des audiences du mercredi

2013 - Sur le Credo

2014 - Sur les sacrements

2014 - Sur les dons du Saint-Esprit

2014 - Sur l'Église

2014 - Sur la famille

2015 - Sur la miséricorde

2016 - Sur l'espérance chrétienne

2017 - Sur la valeur et la signification de la Messe

2018 - Sur la liturgie baptismale

2018 - Sur le sacrement de la confirmation

2018 - Sur les dix commandements

2018 - Sur la prière du Notre Père

2019 - Sur les Actes des Apôtres

Les dix commandements

Mercredi 13 juin 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

C'est aujourd'hui la fête de saint Antoine de Padoue. Qui de vous s'appelle Antoine ? Un applaudissement à tous les « Antoine ». Nous commençons aujourd'hui un nouvel itinéraire de catéchèses sur le thème des commandements. Les commandements de la loi de Dieu. Pour l'introduire, nous partons du passage que nous venons d'entendre : la rencontre entre Jésus et un homme — un jeune homme — qui, à genoux, lui demande comment pouvoir recevoir en héritage la vie éternelle (cf. *Mc 10, 17-21*). Et dans cette question, il y a le défi de toute existence, et également de la nôtre : le désir d'une vie pleine, infinie. Mais comment faire pour y arriver ? Quel sentier parcourir ? Vivre véritablement, vivre une existence noble... Combien de jeunes cherchent à « vivre » et se détruisent ensuite en courant derrière des choses éphémères.

Certains pensent qu'il est préférable d'étouffer cet élan — l'élan de vivre — parce qu'il est dangereux. Je voudrais dire, en particulier aux jeunes : notre pire ennemi, ce ne sont pas les problèmes concrets, aussi sérieux et dramatiques soient-ils : le danger le plus grand de la vie est un mauvais esprit d'adaptation qui n'est pas douceur ou humilité, mais médiocrité, pusillanimité [1]. Un jeune médiocre est-il un jeune qui a un avenir ou pas ? Non ! Il reste là, il ne grandit pas, il n'aura pas de succès. La médiocrité ou la pusillanimité. Ces jeunes qui ont peur de tout : « Non, moi je ne suis pas comme ça... ». Ces jeunes n'iront pas de l'avant. Douceur, force, et pas de pusillanimité, pas de médiocrité. Le bienheureux Pier Giorgio Frassati — qui était un jeune — disait qu'il faut vivre, pas vivoter [2]. Les médiocres vivotent. Vivre avec la force de la vie. Il faut demander au Père céleste pour les jeunes d'aujourd'hui le don de la saine inquiétude. Mais à la maison, dans vos maisons, dans chaque famille, quand on voit un jeune qui est assis toute la journée, parfois, son père et sa mère pensent : « Mais il est malade, il a quelque chose », et ils l'emmènent chez le médecin. La vie du jeune est d'aller de l'avant, d'être inquiet, la saine inquiétude, la capacité de ne pas se contenter d'une vie sans beauté, sans couleur. Si les jeunes ne sont pas affamés de vie authentique, je me pose la question : où ira l'humanité ? Ou ira l'humanité avec des jeunes tranquilles et pas inquiets ?

La question de cet homme de l'Évangile que nous avons entendu est en chacun de nous : comment se trouve la vie, la vie en abondance, le bonheur ? Jésus répond : « Tu connais les commandements » (v. 19), et cite une partie du décalogue. C'est un processus pédagogique, par lequel Jésus veut conduire à un lieu précis ; en effet, il est déjà clair, à partir de sa question, que cet homme n'a pas une vie pleine, il cherche davantage et est inquiet. Que doit-il donc comprendre ? Il dit : « Maître, tout cela, je l'ai observé dès ma jeunesse » (v. 20).

Comment passe-t-on de la jeunesse à la maturité ? Quand on commence à accepter ses propres limites. On devient adulte quand on relativise et que l'on prend conscience de « ce qui manque » (cf. v. 21). Cet homme est contraint de reconnaître que tout ce qu'il peut « faire » ne dépasse pas un certain « toit », ne dépasse pas une certaine limite.

Comme il est beau d'être des hommes et des femmes ! Comme notre existence est précieuse ! Pourtant, il y a une vérité que, dans l'histoire des derniers siècles, l'homme a souvent refusé, avec des conséquences tragiques : la vérité de ses limites.

Jésus, dans l'Évangile, dit quelque chose qui peut nous aider : « N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » (Mt 5, 17). Le

Seigneur Jésus offre son accomplissement, il est venu pour cela. Ce jeune homme devait arriver au seuil d'un saut, où l'on ouvre la possibilité de cesser de vivre de soi-même, de ses œuvres, de ses biens et — précisément parce que manque la vie en plénitude — tout quitter pour suivre le Seigneur [3]. À bien y voir, dans l'invitation finale de Jésus — immense, merveilleuse — il n'y a pas la proposition de la pauvreté, mais de la richesse, la véritable richesse : « Une seule chose te manque : va, ce que tu as, vends-le et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens, suis-moi » (v. 21).

Qui, pouvant choisir entre un original et une copie, choisirait la copie ? Voilà le défi : trouver l'original de la vie, pas la copie. Jésus n'offre pas de substituts, mais une vie véritable, un amour véritable, une richesse véritable ! Comment les jeunes pourront-ils nous suivre dans la foi s'ils ne nous voient pas choisir l'original, s'ils nous voient habitués aux demi-mesures ? Il est laid de trouver des chrétiens de demi-mesure, des chrétiens — permettez-moi l'expression — « nains » ; ils grandissent jusqu'à une certaine taille, puis ils cessent ; des chrétiens avec le cœur rapetissé, fermé. Il est laid de trouver cela. Il faut l'exemple de quelqu'un qui m'invite à un « au-delà », à un « plus », à grandir un peu. Saint Ignace l'appelait le « magis », le « feu, la ferveur de l'action, qui secoue les endormis » [4].

La route de ce qui manque passe par ce qu'il y a. Jésus n'est pas venu abolir la Loi ou les Prophètes, mais il est venu pour accomplir. Nous devons partir de la réalité pour faire le saut dans « ce qui manque ». Nous devons scruter l'ordinaire pour nous ouvrir à l'extraordinaire.

Dans ces catéchèses, nous prendrons les deux tables de Moïse, en tant que chrétiens, en prenant Jésus par la main, pour passer des illusions de la jeunesse au trésor qui est au ciel, en marchant derrière Lui. Nous découvrirons, dans chacune de ces lois, antiques et sages, la porte ouverte du Père qui est aux cieux afin que le Seigneur Jésus, qui l'a franchie, nous accueille dans la vie véritable. Sa vie. La vie des fils de Dieu.

[1] Les Pères parlent de pusillanimité (oligopsychia). Saint Jean Damascène la définit comme « la crainte d'une action à exécuter » (Exposition exacte de la foi orthodoxe, II, 15) et saint Jean Climaque ajoute que « la pusillanimité est une disposition puérile, dans une âme qui n'est plus jeune » (L'échelle sainte, XX, 1, 2).

[2] Cf. Lettre à Isidoro Bonini, 27 février 1925.

[3] « L'œil a été créé pour la lumière, l'oreille pour les sons, chaque chose pour sa fin, et le désir de l'âme pour s'élancer vers le Christ » (Nicola Cabasilas, La vie en Christ, II, 90).

[4] Discours à la XXXVIe congrégation générale de la compagnie de Jésus, 24 octobre 2016 : « Il s'agit du magis, de ce plus qui pousse Ignace à commencer des processus, à les accompagner et à en évaluer la réelle incidence dans la vie des personnes, en matière de foi ou de justice, ou bien de miséricorde et de charité ».

Le Christ accomplit la Loi

Mercredi 20 juin 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Cette audience se déroule en deux lieux : avec nous qui sommes ici, sur la place, et dans la salle Paul VI, où il y a plus de deux cents malades qui suivent l'audience sur un écran géant. Tous ensemble nous formons une communauté. Saluons par un applaudissement ceux qui sont dans la salle.

Mercredi dernier, nous avons commencé un nouveau cycle de catéchèses, sur les commandements. Nous avons vu que le Seigneur Jésus n'est pas venu abolir la Loi, mais lui donner son accomplissement. Mais nous devons mieux comprendre cette perspective.

Dans la Bible, les commandements ne vivent pas pour eux-mêmes, mais font partie d'un rapport, d'une relation. Le Seigneur Jésus n'est pas venu accomplir la Loi, mais lui donner son accomplissement. Et il y a cette relation, de l'Alliance [01] entre Dieu et son peuple. Au début du chapitre 20 du livre de l'exode, nous lisons — et cela est important — : « Dieu prononça toutes ces paroles » (v. 1).

Cela semble une ouverture comme une autre, mais rien n'est banal dans la Bible. Le texte ne dit pas : « Dieu prononça ces commandements », mais « ces paroles ». La tradition juive appellera toujours le Décalogue « les dix Paroles ». Et le terme « décalogue » veut précisément dire cela. [02] Pourtant, ils sont sous forme de lois, ce sont objectivement des commandements. Pourquoi l'auteur sacré utilise-t-il donc, précisément ici, le terme « dix paroles », et ne dit pas « dix commandements » ?

Quelle différence y a-t-il entre un commandement et une parole ? Le commandement est une communication qui ne requiert pas le dialogue. La parole, en revanche, est le moyen essentiel de la relation comme dialogue. Dieu le Père crée au moyen de sa parole, et son Fils est sa Parole faite chair. L'amour se nourrit de paroles, de même que l'éducation ou la collaboration. Deux personnes qui ne s'aiment pas, ne réussissent pas à communiquer. Quand quelqu'un parle à notre cœur, notre solitude finit. Il reçoit une parole, on donne la communication et les commandements sont des paroles de Dieu : Dieu se communique dans ces dix Paroles, et il attend notre réponse.

Recevoir un ordre est une chose, percevoir que quelqu'un cherche à parler avec nous est une autre chose. Un dialogue est beaucoup plus que la communication d'une vérité. Je peux vous dire : « C'est aujourd'hui le dernier jour du printemps, un printemps chaud, mais c'est aujourd'hui le dernier jour ». C'est une vérité, mais ce n'est pas un dialogue. Mais si je vous dis : « Qu'est-ce que vous pensez de ce printemps ? », un dialogue commence. Les commandements sont un dialogue. La communication se réalise pour le plaisir de parler et pour le bien concret qui se transmet entre ceux qui s'aiment au moyen des paroles. C'est un bien qui ne consiste pas en des choses, mais dans les personnes elles-mêmes qui réciproquement se donnent dans le dialogue (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 142).

Mais cette différence n'est pas quelque chose d'artificiel. Regardons ce qui est arrivé au début. Le Tentateur, le diable, veut tromper l'homme et la femme sur ce point : il veut les convaincre que Dieu leur a interdit de manger le fruit de l'arbre du bien et du mal pour les garder soumis. Le défi est précisément celui-ci : la première règle que Dieu a donnée à l'homme est-elle l'imposition d'un despote qui interdit et qui oblige, ou est-elle l'attention d'un père qui prend soin de ses enfants et les protège de l'autodestruction ? Est-ce une parole ou un commandement ? Le plus

tragique, parmi les divers mensonges que le serpent dit à Eve, est la suggestion d'une divinité envieuse — « Mais non, Dieu vous envie » — d'une divinité possessive — « Dieu ne veut pas que vous ayez la liberté ». Les faits démontrent dramatiquement que le serpent à menti (cf. *Gn 2, 16-17 ; 3, 4-5*), il a fait croire qu'une parole d'amour était un commandement.

L'homme se trouve à ce carrefour : Dieu m'impose les choses ou prend-il soin de moi ? Ses commandements sont-ils seulement une loi, où contiennent-ils une parole, pour prendre soin de moi ? Dieu est maître ou Père ? Dieu est Père : n'oubliez jamais cela. Même dans les situations les plus terribles, pensez que nous avons un Père qui nous aime tous. Sommes-nous des sujets ou des fils ? Ce combat, en nous et à l'extérieur de nous, se présente sans cesse : mille fois nous devons choisir entre une mentalité d'esclaves et une mentalité de fils. Le commandement vient du maître, la parole vient du Père.

L'Esprit Saint est un Esprit de fils, c'est l'Esprit de Jésus. Un esprit d'esclaves ne peut qu'accueillir la Loi de manière oppressive, et il peut produire deux résultats opposés : ou bien une vie faite de devoirs et d'obligations, ou bien une violente réaction de refus. Tout le christianisme est le passage de la lettre de la Loi à l'Esprit qui donne la vie (cf. *2 Cor 3, 6-17*). Jésus est la Parole du Père, il n'est pas la condamnation du Père. Jésus est venu sauver, avec sa Parole, pas nous condamner.

On voit quand un homme ou une femme ont vécu ce passage ou non. Les gens se rendent compte si un chrétien raisonne en fils ou en esclave. Et nous-mêmes, nous nous rappelons si nos éducateurs ont pris soin de nous comme des pères et des mères, ou bien s'ils nous ont seulement imposé des règles. Les commandements sont le chemin vers la liberté, parce qu'ils sont la parole du Père qui nous rend libres sur ce chemin.

Le monde n'a pas besoin de légalisme, mais de soin. Il a besoin de chrétiens avec un cœur de fils. [03] Il a besoin de chrétiens avec un cœur de fils : n'oubliez pas cela.

[01] Le chap. 20 du livre de l'Exode est précédé par l'offre de l'Alliance au chap. 19, où la déclaration suivante est centrale : « Maintenant, si vous écoutez ma voix et gardez mon alliance, je vous tiendrai pour mon bien propre parmi tous les peuples, car toute la terre est à moi. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres, une nation sainte » (*Ex 19, 5-6*). Cette terminologie trouve une synthèse emblématique dans *Lv 26, 12* : « Je vivrai au milieu de vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple » et parviendra jusqu'au nom préannoncé du Messie, dans *Isaïe 7, 14* c'est-à-dire Emmanuel, que l'on trouve chez Matthieu : « Voici que la vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : "Dieu avec nous" » (*Mt 1, 23*). Tout cela indique la nature essentiellement relationnelle de la foi juive et, au plus haut degré, de celle chrétienne.

[02] Cf. également *Ex 34, 28b* : « Il écrivit sur les tables les paroles de l'alliance, les dix paroles ».

[03] Cf. Jean-Paul II, *Lett. enc. Veritatis splendor*, 12 : « Le don du Décalogue est promesse et signe de l'Alliance nouvelle, lorsque la Loi sera nouvellement inscrite à jamais dans le cœur de l'homme (cf. *Jr 31, 31-34*) en remplaçant la loi du péché qui avait dénaturé ce cœur (cf. *Jr 17, 1*). Alors sera donné "un cœur nouveau", car "un esprit nouveau" l'habitera, l'Esprit de Dieu (cf. *Ez 36, 24-28*) ».

« Je suis le Seigneur ton Dieu »

Mercredi 27 juin 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, cette audience se déroulera comme mercredi dernier. Dans la salle Paul VI il y a beaucoup de malades et pour les garder au chaud, pour qu'ils soient installés plus confortablement, ils sont là-bas. Mais ils suivront l'audience sur l'écran géant, nous aussi avec eux, c'est-à-dire qu'il n'y a pas deux audiences. Il y en a une seule. Saluons les malades de la salle Paul VI. Et continuons à parler des commandements qui, comme nous l'avons dit, plus que des commandements, sont les paroles de Dieu à son peuple pour qu'il marche bien ; les paroles aimantes d'un Père. Les dix Paroles commencent ainsi : « Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude » (Ex 20, 2). Ce début semblerait être étranger aux vraies lois qui suivent. Mais il n'en est pas ainsi.

Pourquoi Dieu fait-il cette proclamation de lui-même et de la libération ? Parce qu'on arrive au mont Sinaï après avoir traversé la mer Rouge : d'abord le Dieu d'Israël sauve, puis il demande la confiance. [01] C'est-à-dire que le décalogue commence avec la générosité de Dieu. Dieu ne demande jamais sans d'abord donner. Jamais. Il sauve d'abord, il donne d'abord, puis il demande. Notre Père, le Dieu bon, est ainsi.

Et nous comprenons l'importance de la première déclaration : « Je suis Yahvé, ton Dieu ». Il y a un possessif, il y a une relation ; une appartenance. Dieu n'est pas un étranger : il est ton Dieu. [02] Cela éclaire tout le décalogue et révèle aussi le secret de l'agir chrétien, parce que c'est la même attitude que Jésus qui dit : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jn 15, 9). Le Christ est l'aimé du Père et il nous aime de cet amour. Il ne part pas de lui-même, mais du Père. Souvent, nos œuvres sont un échec, parce que nous partons de nous-mêmes et non de la gratitude. Et celui qui part de lui-même, où arrive-t-il ? Il arrive à lui-même ! Il est incapable d'avancer, il revient sur lui-même. C'est précisément à propos de cette attitude égoïste que, en plaisantant, les gens disent : « Cette personne est un moi, moi avec moi, et pour moi ». Elle sort d'elle-même et elle revient à elle-même.

La vie chrétienne est avant tout la réponse reconnaissante à un Père généreux. Les chrétiens qui suivent uniquement des « devoirs », manifestent qu'ils n'ont pas une expérience personnelle de ce Dieu qui est « nôtre ». Je dois faire cela, cela, cela... Seulement des devoirs. Mais il te manque quelque chose ! Quel est le fondement de ce devoir ? Le fondement de ce devoir est l'amour de Dieu le Père, qui d'abord donne, puis commande. Placer la loi avant la relation n'aide pas le chemin de foi. Comment un jeune peut-il désirer être chrétien, si nous partons d'obligations, d'engagements, de cohérences et non de la libération ? Mais être chrétien est un chemin de libération ! Les commandements te libèrent de ton égoïsme et ils te libèrent parce qu'il y a l'amour de Dieu qui te fait avancer. La formation chrétienne n'est pas basée sur la force de volonté, mais sur l'accueil du salut, sur le fait de se laisser aimer : d'abord la mer Rouge, puis le mont Sinaï. D'abord le salut : Dieu sauve son peuple dans la mer Rouge ; ensuite, au Sinaï, il lui dit ce qu'il doit faire. Mais ce peuple sait qu'il fait ces choses parce qu'il a été sauvé par un Père qui l'aime.

La gratitude est un trait caractéristique du cœur visité par l'Esprit Saint ; pour obéir à Dieu, il faut tout d'abord rappeler ses bienfaits. Saint Basile dit : « Celui qui ne laisse pas tomber dans l'oubli ces bienfaits, s'oriente vers la bonne vertu et vers chaque œuvre de justice » (Règles brèves, 56). Où nous conduit tout cela ? À faire un exercice de mémoire : [03] que de belles choses Dieu

a faites pour chacun de nous ! Comme notre Père céleste est généreux ! À présent, je voudrais vous proposer un petit exercice, que chacun réponde en silence dans son cœur. Combien de belles choses Dieu a-t-il faites pour moi ? C'est la question. Que chacun de nous réponde en silence. Combien de belles choses Dieu a-t-il faites pour moi ? Et cela est la libération de Dieu. Dieu fait tant de belles choses et nous libère.

Pourtant, quelqu'un peut sentir qu'il n'a pas encore fait une véritable expérience de la libération de Dieu. Cela peut arriver. Il pourrait arriver que l'on regarde en soi et qu'on n'y trouve que le sens du devoir, une spiritualité de serviteurs et non de fils. Que faire dans ce cas ? Comme le fit le peuple élu : « Les Israélites, gémissant de leur servitude, crièrent, et leur appel à l'aide monta vers Dieu, du fond de leur servitude. Dieu entendit leur gémissement ; Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Dieu vit les Israélites et Dieu connut... » (*Ex 2, 23-25*). Dieu pense à moi.

L'action libératrice de Dieu placée au début du décalogue — c'est-à-dire des commandements — est la réponse à cette plainte. Nous ne nous sauvons pas tout seuls, mais un appel à l'aide peut partir de nous : « Seigneur sauve-moi, Seigneur enseigne-moi la route, Seigneur donne-moi une caresse, Seigneur donne-moi un peu de joie ». Cela est un cri qui demande de l'aide. Cela nous revient : demander d'être libérés de l'égoïsme, du péché, des chaînes de l'esclavage. Ce cri est important, il est prière, il est conscience de ce qu'il y a encore d'opprimé et de non libéré en nous. Il y a tant de choses non libérées dans notre âme. « Sauve-moi, aide-moi, libère-moi ». C'est une belle prière au Seigneur. Dieu attend ce cri, parce qu'il veut et qu'il peut briser nos chaînes ; Dieu ne nous a pas appelés à la vie pour être opprimés, mais pour être libres et vivre dans la gratitude, en obéissant avec joie à Celui qui nous a tant donné, infiniment plus que nous ne pourrions jamais Lui donner. Cela est beau. Que Dieu soit toujours béni pour tout ce qu'il a fait, fait et fera en nous !

[O1] Dans la tradition rabbinique, on trouve un texte éclairant à ce propos : « Pourquoi les dix paroles n'ont-elles pas été proclamées au début de la Torah ? [...] À quoi peut-on les comparer ? À un tel qui, en prenant le gouvernement d'une ville, demanda à ses habitants : "Puis-je régner sur vous ?". Mais ceux-ci répondirent : "Qu'as-tu fait de bien pour prétendre régner sur nous ?". Alors, que fit-il ? Il leur construisit des murs de défense et une canalisation pour fournir la ville en eau ; puis il combattit des guerres pour eux. Et quand il demanda à nouveau : "Puis-je régner sur vous ?", ils lui répondirent : "Oui, oui". Ainsi le Lieu lui aussi fit sortir Israël d'Égypte, il sépara la mer pour eux, il fit descendre la manne et monter l'eau du puits pour eux, il amena sur eux les cailles en vol et il combattit pour eux la guerre contre Amalek. Et quand il leur demanda : "Puis-je régner sur vous ?", ceux-ci lui répondirent : "Oui, oui" » (*Le don de la Torah. Commentaire au décalogue de Ex 20 dans la Mekilta de R. Ishamael, Rome 1982, p. 49*).

[O2] Cf. Benoît XVI, Lett. enc. *Deus caritas est*, n. 17 : « L'histoire d'amour entre Dieu et l'homme consiste justement dans le fait que cette communion de volonté grandit dans la communion de pensée et de sentiment, et ainsi notre vouloir et la volonté de Dieu coïncident toujours plus : la volonté de Dieu n'est plus pour moi une volonté étrangère, que les commandements m'imposent de l'extérieur, mais elle est ma propre volonté, sur la base de l'expérience que, de fait, Dieu est plus intime à moi-même que je ne le suis à moi-même. C'est alors que grandit l'abandon en Dieu et que Dieu devient notre joie ».

[O3] Cf. Homélie lors de la Messe à Sainte-Marthe, 7 octobre 2014 : « [Que signifie prier ?] C'est faire mémoire devant Dieu de notre histoire. Parce que notre histoire [est] l'histoire de son amour envers nous ». Cf. *Detti e fatti dei padri del deserto*, Milan 1975, p. 71 : « L'oubli est la racine de tous les maux ».

1^{er} commandement : l'idolâtrie

Mercredi 1^{er} août 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous venons d'écouter le premier commandement du Décalogue : « Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi » (*Ex 20, 3*). Il est bon de s'arrêter sur le thème de l'idolâtrie, qui est d'une grande portée et actualité.

Le commandement interdit de réaliser des idoles [01] ou des images [02] de tout type de réalité [03] : tout, en effet, peut être utilisé comme idole. Nous parlons d'une tendance humaine, qui n'épargne ni les croyants, ni les athées. Par exemple, nous chrétiens, pouvons nous demander : quel est véritablement mon Dieu ? Est-ce l'Amour Un et Trine ou bien est-ce mon image, mon succès personnel, éventuellement au sein de l'Église ? « L'idolâtrie ne concerne pas seulement les faux cultes du paganisme. Elle reste une tentation constante de la foi. Elle consiste à diviniser ce qui n'est pas Dieu » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2113).

Qu'est-ce qu'un « dieu » sur le plan existentiel ? C'est ce qui est au centre de sa propre vie et dont dépend ce que l'on fait et pense [04]. On peut grandir dans une famille nominalement chrétienne mais centrée, en réalité, sur des points de référence étrangers à l'Évangile [05] L'être humain ne vit pas sans se concentrer sur quelque chose. Voici alors que le monde offre le « supermarché » des idoles, qui peuvent être des objets, des images, des idées, des rôles.

Par exemple, également la prière. Nous devons prier Dieu, notre Père. Je me souviens un jour, je suis allé dans une paroisse du diocèse de Buenos Aires pour célébrer une Messe et je devais ensuite célébrer les confirmations dans une autre paroisse à un kilomètre de distance. Je suis allé à pieds, et j'ai traversé un parc, beau. Mais dans ce parc, il y avait plus de 50 tables, chacune avec deux chaises et les gens étaient assis l'un en face de l'autre. Qu'est-ce qu'on faisait ? On lisait les tarots. Ils allaient là « prier » l'idole. Au lieu de prier Dieu qui est providence de l'avenir, ils allaient là parce qu'ils lisaient les cartes pour voir l'avenir. C'est une idolâtrie de notre temps. Je vous demande : combien de vous êtes allés vous faire lire les cartes pour voir l'avenir ? Combien de vous, par exemple, êtes allés vous faire lire les lignes de la main pour voir l'avenir, au lieu de prier le Seigneur ? Voilà la différence : le Seigneur est vivant ; les autres sont des idoles, des idolâtries qui ne servent à rien.

Comment se développe une idolâtrie ? Le commandement décrit des phases : « Tu ne feras aucune idole, aucune image [...] Tu ne te prosterneras pas devant ces dieux, pour leur rendre un culte » (*Ex 20, 4-5*). Le mot « idole » en grec dérive du verbe « voir » [06] Une idole est une « vision » qui tend à devenir une fixation, une obsession. L'idole est en réalité une projection de soi dans les objets ou dans les projets. C'est cette dynamique dont se sert, par exemple, la publicité : je ne vois pas l'objet en soi, mais je perçois cette automobile, ce smartphone, ce rôle — ou autre chose — comme un moyen pour me réaliser et répondre à mes besoins essentiels. Et je le cherche, je parle de lui, je pense à lui ; l'idée de posséder cet objet ou de réaliser ce projet, d'atteindre cette position, semble une voie merveilleuse vers le bonheur, une tour pour atteindre le ciel (cf. *Gn 11, 1-9*) et tout devient en fonction de cet objectif.

On entre alors dans la seconde phase : « Tu ne te prosterneras pas devant ces dieux ». Les idoles exigent un culte, des rituels ; on se prosterne devant eux et on leur sacrifie tout. Dans l'antiquité, on faisait des sacrifices humains aux idoles, mais aujourd'hui encore : pour la carrière, on sacrifie les enfants, en les délaissant ou simplement en ne les engendrant pas ; la beauté exige

des sacrifices humains. Combien d'heures passées devant le miroir ! Certaines personnes, certaines femmes, combien dépensent-elles pour se maquiller ? ! Cela aussi est une idolâtrie. Il n'est pas mauvais de se maquiller, mais de façon normale, pas pour devenir une déesse. La beauté exige des sacrifices humains. La renommée exige le sacrifice de soi, de son innocence et de son authenticité. Les idoles demandent le sang. L'argent vole la vie et le plaisir conduit à la solitude. Les structures économiques sacrifient des vies humaines pour de plus grands bénéfices. Pensons à tous les gens sans travail. Pourquoi ? Parce qu'il arrive parfois que les entrepreneurs de telle entreprise, de telle firme, ont décidé de renvoyer des gens, pour gagner plus d'argent. L'idole de l'argent. On vit dans l'hypocrisie, en faisant et en disant ce que les autres attendent, parce que le dieu de notre propre affirmation l'impose. Et l'on détruit des vies, on détruit des familles, et on abandonne des jeunes aux mains de modèles destructeurs, tout cela pour augmenter le profit. La drogue aussi est une idole. Combien de jeunes détruisent leur santé, et même leur vie, en adorant cette idole de la drogue.

À présent arrive le troisième stade, le plus tragique : « ...et tu ne les serviras pas », dit-il. Les idoles réduisent en esclavage. Elles promettent le bonheur, mais ne le donnent pas ; et on se retrouve à vivre pour cette chose ou cette vision, pris dans une spirale auto-destructrice, dans l'attente d'un résultat qui n'arrive jamais.

Chers frères et sœurs, les idoles promettent la vie, mais en réalité, elles l'enlèvent. Le véritable Dieu ne demande pas la vie, mais la donne, l'offre. Le véritable Dieu n'offre pas une projection de notre succès, mais enseigne à aimer. Le véritable Dieu ne demande pas d'enfants, mais donne son Fils pour nous. Les idoles projettent des hypothèses futures et font mépriser le présent : le véritable Dieu enseigne à vivre dans la réalité de chaque jour, dans le concret, non pas avec des illusions sur l'avenir : aujourd'hui et demain et après-demain en marchant vers l'avenir. Le concret du véritable Dieu contre le liquide des idoles. Je vous invite à penser aujourd'hui : combien d'idoles ai-je ou quelle est mon idole préférée ? Parce que reconnaître ses propres idolâtries est un début de grâce, et place sur la voie de l'amour. En effet, l'amour est incompatible avec l'idolâtrie : si quelque chose devient absolu et intouchable, alors il est plus important qu'un conjoint, qu'un enfant, ou qu'une amitié. L'attachement à un objet ou à une idée rend aveugles à l'amour. Et ainsi, pour suivre les idoles, une idole, nous pouvons même renier notre père, notre mère, nos enfants, notre femme, notre mari, notre famille... Les choses les plus chères. L'attachement à un objet ou à une idée rend aveugles à l'amour. Gardez cela dans votre cœur : les idoles nous volent l'amour, les idoles nous rendent aveugles à l'amour et pour aimer véritablement, il faut être libres de toute idole. Quelle est mon idole ? Enlève-la et jette-la par la fenêtre !

Je salue cordialement les pèlerins provenant de France ainsi que d'autres pays francophones. Je salue en particulier les jeunes de la paroisse Saint-Germain-des-prés, de Paris, accompagnés de l'archevêque Mgr Michel Aupetit. Chers amis, en cette période de repos, prenez le temps de repérer les idoles qui vous asservissent et demandez au Seigneur de vous en libérer. Que Dieu vous bénisse !

[O1] Le terme Pesel indique « une image divine sculptée à l'origine dans le bois ou dans la pierre, et surtout en métal » (L. Koehler - W. Baumgartner, *The Hebrew and Aramaic Lexicon of the Old Testament*, vol. 3, p. 949).

[02] Le terme *Temunah* possède une signification très vaste, qui peut être assimilée à « ressemblance, forme » ; l'interdiction est donc assez vaste et ces images peuvent être de tout type (cf. L. Koehler - W. Baumgartner, *Op. cit.*, vol. 1, p. 504).

[03] Le commandement n'interdit pas les images en soi — Dieu lui-même commandera à Moïse de réaliser les chérubins d'or sur le couvercle de l'arche (cf. *Ex* 25, 18) et un serpent de bronze (cf. *Nm* 21, 8) — mais il interdit de les adorer et de les servir, c'est-à-dire tout le processus de déification de quelque chose, pas la simple reproduction.

[04] La Bible hébraïque se réfère aux idolâtries cananéennes avec le terme *Ba'al*, qui signifie « seigneurie, relation intime, réalité dont on dépend ». L'idole est ce qui domine, prend le cœur et devient le pivot de la vie (cf. *Theological Lexicon of the Old Testament*, vol. 1, 247-251).

[05] Cf. Catéchisme de l'Église catholique, n. 2114 : « L'idolâtrie est une perversion du sens religieux inné de l'homme. L'idolâtre est celui qui “rapporte à n'importe quoi plutôt qu'à Dieu son indestructible notion de Dieu” (Origène, *Contra Celsum*, 2, 40) ».

[06] L'étymologie du grec *eidolon*, qui dérive de *eidos*, appartient à la racine *weid* qui signifie voir (cf *Grand lexique de l'Ancien Testament*, Brescia 1967, vol. iii, p. 127).

1^{er} commandement : l'idolâtrie et la scène du veau d'or

Mercredi 8 août 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous continuons aujourd'hui à méditer sur le Décalogue, en approfondissant le thème de l'idolâtrie, nous en avons parlé la semaine dernière. Nous reprenons à présent ce thème, car il est très important de le connaître. Et nous nous inspirons de l'idole par excellence, le veau d'or, dont parle le Livre de l'Exode (32, 1-8) — nous venons d'en écouter un passage. Cet épisode se déroule dans un contexte précis : le désert où le peuple attend Moïse, qui est monté sur la montagne pour recevoir les instructions de Dieu.

Qu'est-ce que le désert ? C'est un lieu où règne la précarité et l'insécurité — dans le désert il n'y a rien — où manque l'eau, où manque la nourriture et où manque un abri. Le désert est une image de la vie humaine, dont la condition est incertaine et qui ne possède pas de garanties inviolables. Cette insécurité engendre chez l'homme des inquiétudes primaires, que Jésus mentionne dans l'Évangile : « Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? » (Mt 6, 31). Ce sont les inquiétudes primaires. Et le désert provoque ces inquiétudes.

Et dans ce désert se produit quelque chose qui déclenche l'idolâtrie. « Moïse tardait à descendre de la montagne » (Ex 32, 1). Il est resté là-bas quarante jours et les gens ont perdu patience. Il manque le point de référence qu'était Moïse : le leader, le chef, le guide rassurant et cela devient insoutenable. Alors, le peuple demande un dieu visible — c'est le piège dans lequel tombe le peuple — pour pouvoir s'identifier et s'orienter. Et ils disent à Aaron : « Fais-nous un dieu qui aille devant nous », « Fais-nous un chef, fais-nous un leader ». La nature humaine, pour échapper à la précarité — la précarité est le désert — cherche une religion « à faire soi-même » : si Dieu ne se fait pas voir, nous nous faisons un dieu sur mesure. « Devant l'idole on ne court pas le risque d'un appel qui fasse sortir de ses propres sécurités, parce que les idoles "ont une bouche et ne parlent pas" (Ps 115, 5). Nous comprenons alors que l'idole est un prétexte pour se placer soi-même au centre de la réalité, dans l'adoration de l'œuvre de ses propres mains » (Enc. *Lumen fidei*, n. 13).

Aaron ne sait pas s'opposer à la demande du peuple et il crée un veau d'or. Le veau avait un double sens dans le Proche-Orient antique : d'une part, il représentait la fécondité et l'abondance, et de l'autre l'énergie et la force. Mais surtout, il est d'or, il est donc un symbole de richesse, de succès, de pouvoir et d'argent. Ce sont les grandes idoles : succès, pouvoir et argent. Ce sont les tentations de toujours ! Voilà ce qu'est le veau d'or : le symbole de tous les désirs qui donnent l'illusion de la liberté et, en revanche, rendent esclaves, parce que l'idole rend toujours esclave. Elle émane une fascination et tu vas vers elle. Cette fascination du serpent qui regarde le petit oiseau, le petit oiseau reste sans pouvoir bouger et le serpent l'attrape. Aaron n'a pas su s'opposer.

Mais tout naît surtout de l'incapacité d'avoir confiance en Dieu, de placer en Lui nos sécurités, de Le laisser donner une véritable profondeur aux désirs de notre cœur. Cela permet de soutenir également la faiblesse, l'incertitude et la précarité. La référence à Dieu nous rend forts dans notre faiblesse, dans l'incertitude et également dans la précarité. Sans le primat de Dieu, on tombe facilement dans l'idolâtrie et on se contente de maigres assurances ; Mais c'est une tentation que nous lisons toujours dans la Bible. Pensez bien à cela : libérer le peuple de l'Égypte n'a pas beaucoup coûté de travail à Dieu ; il l'a fait avec des signes de puissance, d'amour. Mais le grand travail de Dieu a été d'enlever l'Égypte du cœur du peuple, c'est-à-dire éliminer l'idolâtrie du cœur

du peuple. Et Dieu continue encore à travailler pour l'enlever de nos cœurs. Tel est le grand travail de Dieu : enlever « cette Égypte » que nous portons en nous, qui est la fascination de l'idolâtrie.

Quand on accueille le Dieu de Jésus Christ, qui de riche s'est fait pauvre pour nous (cf. 2 Co 8, 9), on découvre alors que reconnaître sa propre faiblesse n'est pas le malheur de la vie humaine, mais la condition pour s'ouvrir à celui qui est vraiment fort. Alors, par la porte de la faiblesse entre le salut de Dieu (cf. 2 Co 12, 10) ; c'est en vertu de sa propre insuffisance que l'homme s'ouvre à la paternité de Dieu. La liberté de l'homme naît du fait de laisser le vrai Dieu être l'unique Seigneur. Et cela permet d'accepter sa propre fragilité et de refuser les idoles de notre cœur.

Nous chrétiens, tournons le regard vers le Christ crucifié (cf. Jn 19, 37), qui est faible, méprisé et dépouillé de toute possession. Mais en Lui se révèle le visage du vrai Dieu, la gloire de l'amour et non celle de la tromperie qui éblouit. Isaïe dit : « Dans ses blessures nous trouvons la guérison » (53, 5). Nous avons été guéris précisément par la faiblesse d'un homme qui était Dieu, par ses blessures. Et à partir de nos faiblesses nous pouvons nous ouvrir au salut de Dieu. Notre guérison vient de Celui qui s'est fait pauvre, qui a accepté l'échec, qui a entièrement assumé notre précarité pour la remplir d'amour et de force. Il vient nous révéler la paternité de Dieu ; dans le Christ, notre fragilité n'est plus une malédiction, mais un lieu de rencontre avec le Père et la source d'une nouvelle force d'en-haut.

2^{ème} commandement : « Tu n'invoqueras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu »

Mercredi 22 août 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous continuons les catéchèses sur les commandements et nous abordons aujourd'hui le commandement : « Tu n'invoqueras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu » (Ex 20, 7). Nous lisons à juste titre cette Parole comme l'invitation à ne pas offenser le nom de Dieu et à éviter de l'utiliser de manière inopportune. Cette claire signification nous prépare à approfondir davantage ces paroles précieuses, à ne pas invoquer le nom de Dieu en vain, de manière inopportune.

Écoutons mieux. La version « Tu n'invoqueras pas » traduit une expression qui signifie littéralement, en hébreu comme en grec, « tu ne prendras pas sur toi, tu ne prendras pas en charge ».

L'expression « en vain » est plus claire et signifie : « à vide, vainement ». Elle fait référence à une enveloppe vide, à une forme privée de contenu. C'est la caractéristique de l'hypocrisie, du formalisme et du mensonge, de l'utilisation des mots ou de l'invocation du nom de Dieu, mais à vide, sans vérité.

Dans la Bible, le nom est la vérité intime des choses et surtout des personnes. Le nom représente souvent la mission. Par exemple, Abraham dans la Genèse (cf. 17, 5) et Simon Pierre dans les Évangiles (cf. Jn 1, 42) reçoivent un nom nouveau pour indiquer le changement de direction de leur vie. Et connaître vraiment le nom de Dieu conduit à la transformation de sa propre vie : à partir du moment où Moïse connaît le nom de Dieu, son histoire change (cf. Ex 3, 13-15).

Le nom de Dieu, dans les rites juifs, est solennellement proclamé le jour du Grand Pardon, et le peuple est pardonné car, au moyen du nom, on entre en contact avec la vie même de Dieu, qui est miséricorde.

Alors « prendre sur soi le nom de Dieu » signifie assumer en nous sa réalité, entrer dans une relation forte, dans une relation étroite avec Lui. Pour nous, chrétiens, ce commandement est le rappel à nous souvenir que nous sommes baptisés « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », comme nous l'affirmons chaque fois que nous faisons sur nous-mêmes le signe de la croix, pour vivre nos actions quotidiennes dans une communion sincère et réelle avec Dieu, c'est-à-dire dans son amour. Et à ce propos, de faire le signe de la croix, je voudrais réaffirmer une nouvelle fois : enseignez aux enfants à faire le signe de la croix. Avez-vous vu comment les enfants le font ? On dit aux enfants : « Faites le signe de la croix », ils font quelque chose qu'ils ne connaissent pas. Ils ne savent pas faire le signe de la croix ! Enseignez-leur à faire le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le premier acte de foi d'un enfant. Un devoir pour vous, un devoir à faire : enseigner aux enfants à faire le signe de la croix.

On peut se demander : est-il possible d'invoquer sur soi le nom de Dieu de manière hypocrite, comme une formalité, à vide ? La réponse est malheureusement positive : oui, c'est possible. On peut vivre une relation fautive avec Dieu. Jésus le disait à propos de ces docteurs de la loi ; ces derniers faisaient des choses, mais ils ne faisaient pas ce que Dieu voulait. Ils parlaient de Dieu, mais ils ne faisaient pas la volonté de Dieu. Et le conseil que donne Jésus est : « Faites ce qu'ils disent, mais pas ce qu'ils font ». On peut vivre une relation fautive avec Dieu, comme ces gens. Et

cette parole du Décalogue est précisément l'invitation à une relation avec Dieu qui ne soit pas fautive, sans hypocrisie, à une relation dans laquelle nous nous confions à Lui avec tout ce que nous sommes. Au fond, tant que nous ne risquons pas notre existence avec le Seigneur, en touchant du doigt qu'en Lui se trouve la vie, nous ne faisons que des théories.

Tel est le christianisme qui touche les cœurs. Pourquoi les saints sont-ils capables de toucher les cœurs ? Parce que non seulement les saints parlent, mais ils bouleversent ! Notre cœur est bouleversé quand une personne sainte nous parle, nous dit les choses. Et ils en sont capables, parce chez les saints, nous voyons ce que notre cœur désire profondément : l'authenticité, des relations véritables, la radicalité. Et cela se voit également chez ces « saints de la porte à côté » qui sont, par exemple, les nombreux parents qui donnent à leurs enfants l'exemple d'une vie cohérente, simple, honnête et généreuse.

Si les chrétiens qui assument le nom de Dieu sans fausseté se multiplient — en mettant ainsi en acte la première demande du Notre Père, « que ton nom soit sanctifié » —, l'annonce de l'Église est davantage écoutée et apparaît plus crédible. Si notre vie concrète manifeste le nom de Dieu, on voit combien le baptême est beau et quel grand don est l'Eucharistie ! Quelle union sublime existe entre notre corps et le Corps du Christ : le Christ en nous et nous en Lui ! Unis ! Cela n'est pas de l'hypocrisie, c'est la vérité. Cela n'est pas parler ou prier comme un perroquet, c'est prier avec le cœur, aimer le Seigneur.

Depuis la croix du Christ, personne ne peut se mépriser lui-même et penser du mal de sa propre existence. Personne et jamais ! Quoi qu'il ait fait. Car le nom de chacun de nous est chargé sur les épaules du Christ. Il nous porte ! Cela vaut la peine de prendre sur nous le nom de Dieu, car Lui a pris la charge de notre nom jusqu'au bout, également du mal qui est en nous. Il l'a pris en charge pour nous pardonner, pour mettre son amour dans notre cœur. C'est pour cela que Dieu proclame dans ce commandement : « Prends-moi sur toi, parce que je t'ai pris sur moi ».

Quiconque peut invoquer le saint nom du Seigneur, qui est Amour fidèle et miséricordieux, dans chaque situation où il se trouve. Dieu ne dira jamais « non » à un cœur qui l'invoque sincèrement. Et revenons aux devoirs à faire à la maison : enseigner aux enfants à bien faire le signe de la croix.

3^{ème} commandement : le jour du repos (I)

Mercredi 5 septembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Le voyage à travers le Décalogue nous conduit aujourd'hui au commandement sur le jour de repos. Cela semble un commandement facile à accomplir, mais c'est une impression erronée. Se reposer véritablement n'est jamais simple, parce qu'il y a le faux repos et le vrai repos. Comment pouvons-nous les reconnaître ?

La société d'aujourd'hui est assoiffée de divertissements et de vacances. L'industrie du divertissement est très florissante et la publicité présente le monde idéal comme un grand parc de jeux où tous s'amuse. Le concept de vie aujourd'hui dominant ne trouve pas son barycentre dans l'activité et dans l'engagement, mais dans l'évasion. Gagner de l'argent pour se divertir, se satisfaire. L'image-modèle est celle d'une personne ayant du succès qui peut se permettre de vastes et divers temps de plaisir. Mais cette mentalité fait glisser vers l'insatisfaction d'une existence anesthésiée par le divertissement qui n'est pas du repos, mais une aliénation et une fuite de la réalité. L'homme ne s'est jamais autant reposé qu'aujourd'hui, et pourtant, l'homme n'a jamais autant fait l'expérience du vide qu'aujourd'hui ! Les possibilités de se divertir, de partir, les croisières, les voyages, tant de choses qui ne te donnent pas la plénitude du cœur. Et d'ailleurs, qui ne te donnent pas de repos.

Les paroles du Décalogue cherchent et trouvent le cœur du problème, en jetant une lumière différente sur ce qu'est le repos. Le commandement possède un élément particulier : il fournit une motivation. Le repos au nom du Seigneur a un motif précis : « Car en six jours Yahvé a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour, c'est pourquoi Yahvé a béni le jour du sabbat et l'a consacré » (*Ex 20, 11*).

Cela renvoie à la fin de la création, quand Dieu dit : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon » (*Gn 1, 31*). Alors commence le jour du repos, qui est la joie de Dieu pour ce qu'il a créé. C'est le jour de la contemplation et de la bénédiction.

Qu'est donc le repos selon ce commandement ? C'est le moment de la contemplation, c'est le moment de la louange, pas de l'évasion. C'est le temps pour regarder la réalité et dire : comme la vie est belle ! Au repos comme fuite de la réalité, le Décalogue oppose le repos comme bénédiction de la réalité. Pour nous chrétiens, le centre du jour du Seigneur, le dimanche, est l'Eucharistie, qui signifie « action de grâce ». C'est le jour pour dire à Dieu : merci Seigneur pour la vie, pour ta miséricorde, pour tous tes dons. Le dimanche n'est pas le jour pour effacer les autres jours, mais pour les rappeler, les bénir et faire la paix avec la vie. Combien de gens qui ont beaucoup de possibilités de se divertir, ne vivent pas en paix avec la vie ! Le dimanche est la journée pour faire la paix avec la vie, en disant : la vie est précieuse ; elle n'est pas facile, elle est parfois douloureuse, mais elle est précieuse.

Être introduits dans le repos authentique est une œuvre de Dieu en nous, mais cela exige de s'éloigner de la malédiction et de sa fascination (cf. Exhort. apost. *Evangelii gaudium*, n. 83). Contraindre le cœur à la tristesse, en effet, en soulignant les motifs de mécontentement, est très facile. La bénédiction et la joie impliquent une ouverture au bien qui est un mouvement adulte du cœur. Le bien est bienveillant et ne s'impose jamais. Il doit être choisi.

La paix se choisit, on ne peut pas l'imposer et elle ne se trouve pas par hasard. En s'éloignant des plis amers de son cœur, l'homme a besoin de faire la paix avec ce dont il fuit. Il est nécessaire

de se réconcilier avec son histoire, avec les faits qui ne s'acceptent pas, avec les moments difficiles de son existence. Je vous demande : chacun de vous s'est-il réconcilié avec son histoire ? Une question pour réfléchir : est-ce que je me suis réconcilié avec mon histoire ? En effet, la véritable paix n'est pas de changer son histoire, mais de l'accueillir, la valoriser, telle qu'elle a été.

Combien de fois avons-nous rencontré des chrétiens malades qui nous ont réconfortés avec une sérénité qui ne se trouve pas chez les personnes joyeuses et chez les hédonistes ! Et nous avons vu des personnes humbles et pauvres se réjouir de petites grâces avec un bonheur qui avait le goût de l'éternité.

Le Seigneur dit dans le Deutéronome : « Je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie, pour que toi et ta postérité vous viviez » (30, 19). Ce choix est le « fiat » de la Vierge Marie, c'est une ouverture à l'Esprit Saint qui nous place sur les traces du Christ, Celui qui se remet au Père au moment le plus dramatique et emprunte ainsi la voie qui conduit à la résurrection.

Quand la vie devient-elle belle ? Quand on commence à l'apprécier, quelle que soit notre histoire. Quand fait son chemin le don d'un doute : celui que tout est grâce [comme nous le rappelle sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, reprise par G. Bernanos, (Journal d'un curé de campagne), et cette pensée sainte effrite le mur intérieur de l'insatisfaction en inaugurant le repos authentique. La vie devient belle quand on ouvre son cœur à la Providence et que l'on découvre que ce que dit le Psaume est vrai : « Je n'ai de repos qu'en Dieu seul » (61, 2). Cette phrase du Psaume est belle : « Je n'ai de repos qu'en Dieu seul ».

3^{ème} commandement : le jour du repos (II)

Mercredi 12 septembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans la catéchèse d'aujourd'hui, nous revenons une fois de plus sur le troisième commandement, celui sur le jour du repos. Le Décalogue, promulgué dans le livre de l'Exode, est répété dans le livre du Deutéronome de façon à peu près identique, à l'exception de cette Troisième Parole, dans laquelle apparaît une différence précieuse : tandis que dans l'Exode, le motif de repos est la bénédiction de la création, dans le Deutéronome, en revanche, il commémore la fin de l'esclavage. Ce jour-là, l'esclave doit se reposer comme le maître, pour célébrer la mémoire de la Pâque de libération.

En effet, les esclaves, par définition, ne peuvent pas se reposer. Mais il existe de nombreux types d'esclavage, tant extérieur qu'intérieur. Il y a les contraintes extérieures, comme les oppressions, les vies séquestrées par la violence et par d'autres types d'injustice. Il existe également les prisons intérieures qui sont, par exemple, les blocages psychologiques, les complexes, les limites caractérielles et autres. Le repos existe-t-il dans ces conditions ? Un homme reclus ou opprimé peut-il quand même rester libre ? Et une personne tourmentée par des difficultés intérieures peut-elle être libre ?

En effet, il y a des personnes qui, même en prison, vivent une grande liberté d'âme. Pensons, par exemple, à saint Maximilien Kolbe, ou au cardinal Van Thuan, qui transformèrent de sombres oppressions en lieux de lumière. Tout comme il existe des personnes marquées par de grandes fragilités intérieures qui connaissent toutefois le repos de la miséricorde et savent le transmettre. La miséricorde de Dieu nous libère. Et quand tu rencontres la miséricorde de Dieu, tu as une grande liberté intérieure et tu es également capable de la transmettre. C'est pour cela qu'il est si important de s'ouvrir à la miséricorde de Dieu pour ne pas être esclaves de nous-mêmes.

Qu'est-ce que la véritable liberté ? Consiste-t-elle dans la liberté de choix ? Celle-ci est certainement une partie de la liberté, et nous nous engageons afin qu'elle soit assurée à tout homme et femme (cf. Conc. œcum. Vat. II, Const. past. *Gaudium et spes*, n. 73). Mais nous savons bien que pouvoir faire ce que l'on désire ne suffit pas à être véritablement libres, et pas même heureux. La véritable liberté est beaucoup plus.

En effet, il existe un esclavage qui enchaîne plus qu'une prison, plus qu'une attaque de panique, plus qu'une imposition de toute sorte : c'est l'esclavage de son propre ego [O1]. Ces gens qui, toute la journée, se regardent dans le miroir pour voir leur ego. Et leur ego est plus grand que leur corps. Ils sont esclaves de leur ego. L'ego peut devenir un bourreau qui torture l'homme où qu'il soit et qui lui procure l'oppression la plus profonde, celle qui s'appelle « péché », qui n'est pas la banale violation d'un code, mais l'échec de l'existence et la condition d'esclaves (cf. *Jn* 8, 34). [O2] Le péché est, à la fin, dire et faire l'ego. « Je veux faire cela, et peu m'importe s'il y a une limite, s'il y a un commandement, peu m'importe également s'il y a l'amour ».

L'ego, par exemple, pensons-y, dans les passions humaines : le gourmand, le luxurieux, l'avare, le coléreux, l'envieux, le paresseux, l'orgueilleux — et ainsi de suite — sont esclaves de leurs vices, qui les tyrannisent et les tourmentent. Il n'existe pas de trêve pour le gourmand, parce que la gourmandise est l'hypocrisie de l'estomac, qui est plein, mais qui veut faire croire qu'il est vide. L'estomac hypocrite nous rend gourmands. Nous sommes esclaves d'un estomac hypocrite. Il n'y a pas de trêve pour le gourmand et le luxurieux qui doivent vivre de plaisir ; l'anxiété de posséder

détruit l'avare, il amasse toujours de l'argent, en faisant du mal aux autres ; le feu de la colère et le ver de l'envie détruisent les relations. Les écrivains disent que l'envie fait devenir le corps et l'âme jaunes, comme quand une personne est atteinte d'hépatite : elle devient jaune. Les envieux ont l'âme jaune, parce qu'ils ne peuvent jamais avoir la fraîcheur de l'âme saine. L'envie détruit. L'acédie qui évite tout effort rend incapables de vivre ; l'égoïsme — l'ego dont je parlais — orgueilleux creuse un fossé entre soi et les autres.

Chers frères et sœurs, qui donc est le véritable esclave ? Qui est celui qui ne connaît pas de repos ? Celui qui n'est pas capable d'aimer ! Et tous ces vices, ces péchés, cet égoïsme, nous éloignent de l'amour et nous rendent incapables d'aimer. Nous sommes esclaves de nous-mêmes et nous ne pouvons pas aimer, parce que l'amour va toujours vers les autres.

Le troisième commandement, qui invite à célébrer la libération dans le repos, est pour nous chrétiens prophétie du Seigneur Jésus, qui brise l'esclavage intérieur du péché pour rendre l'homme capable d'aimer. Le véritable amour est la véritable liberté : détachée de la possession, elle reconstruit les relations, elle sait accueillir et valoriser le prochain, elle transforme en don joyeux tout effort et rend capables de communion. L'amour rend libres également en prison, même si nous sommes faibles et limités.

Voilà la liberté que nous recevons de notre Rédempteur, notre Seigneur Jésus Christ.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, venus de France, de Belgique et d'autres pays, en particulier les jeunes ruraux belges. Chers amis, demandez avec foi au Seigneur de vous aider à devenir libres face à tous les esclavages de la vie, en vous rendant capables d'aimer toujours plus. Que Dieu vous bénisse !

[01] Cf. Catéchisme de l'Église catholique, n. 1733 : « Le choix de la désobéissance et du mal est un abus de la liberté et conduit à l'esclavage du péché ».

[02] Cf. Catéchisme de l'Église catholique, n. 1739 : « La liberté de l'homme est finie et faillible. De fait, l'homme a failli. Librement, il a péché. En refusant le projet d'amour de Dieu, il s'est trompé lui-même ; il est devenu esclave du péché. Cette aliénation première en a engendré une multitude d'autres. L'histoire de l'humanité, depuis ses origines, témoigne des malheurs et des oppressions nés du cœur de l'homme, par suite d'un mauvais usage de la liberté ».

4^{ème} commandement : « Tu honoreras ton père et ta mère »

Mercredi 19 septembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans le voyage à l'intérieur des Dix Paroles, nous arrivons aujourd'hui au commandement sur le père et la mère. On parle de l'honneur dû aux parents. Qu'est-ce que cet « honneur » ? Le terme hébreu indique la gloire, la valeur, à la lettre le « poids », la consistance d'une réalité. Ce n'est pas une question de formes extérieures mais de vérité. Honorer Dieu, dans les Écritures, veut dire reconnaître sa réalité, faire les comptes avec sa présence ; cela s'exprime également à travers les rites, mais implique surtout de donner à Dieu la juste place dans son existence. Honorer son père et sa mère veut donc dire reconnaître leur importance également à travers des actes concrets, qui expriment dévouement, affection et soin. Mais il ne s'agit pas seulement de cela.

La Quatrième Parole a une caractéristique : c'est le commandement qui contient une conséquence. Il dit en effet : « Honore ton père et ta mère, comme te l'a commandé Yahvé ton Dieu, afin que se prolongent tes jours et que tu sois heureux sur la terre que Yahvé ton Dieu te donne » (*Dt 5, 16*). Honorer ses parents conduit à une longue vie heureuse. Dans le Décalogue, le mot « bonheur » apparaît lié uniquement à la relation avec les parents.

Cette sagesse pluri-millénaire énonce ce que les sciences humaines ont su élaborer seulement depuis un peu plus d'un siècle : c'est-à-dire que l'empreinte de l'enfance marque toute la vie. Il peut souvent être facile de comprendre si quelqu'un a grandi dans un environnement sain et équilibré. Mais tout autant de percevoir si une personne vient d'expériences d'abandon ou de violence. Notre enfance est un peu comme une encre indélébile, elle s'exprime dans les goûts, dans les manières d'être, même si certains tentent de cacher les blessures de leurs origines.

Mais le quatrième commandement dit encore davantage. Il ne parle pas de la bonté des parents, il ne demande pas que les pères et les mères soient parfaits. Il parle d'un acte des enfants, sans tenir compte des mérites des parents, et il dit une chose extraordinaire et libératrice : même si tous les parents ne sont pas bons et que toutes les enfances ne sont pas sereines, tous les enfants peuvent être heureux, parce que parvenir à une vie pleine et heureuse dépend de la juste reconnaissance envers ceux qui nous ont mis au monde.

Pensons à combien cette Parole peut être constructive pour les nombreux jeunes qui viennent d'histoires douloureuses et pour tous ceux qui ont souffert dans leur jeunesse. Beaucoup de saints – et de nombreux chrétiens – après une enfance douloureuse ont vécu une vie lumineuse, parce que, grâce à Jésus Christ, ils se sont réconciliés avec la vie. Pensons à ce jeune aujourd'hui bienheureux, et saint le mois prochain, Sulprizio, qui, à 19 ans, a fini sa vie réconcilié avec tant de douleurs, avec tant de choses, parce que son cœur était serein et qu'il n'avait jamais renié ses parents. Pensons à saint Camille de Lellis, qui après une enfance désordonnée, construisit une vie d'amour et de service ; à sainte Joséphine Bakhita, qui a grandi dans un esclavage horrible ; ou au bienheureux Carlo Gnocchi, orphelin et pauvre ; et dans le même temps à saint Jean-Paul II, marqué par la perte de sa mère à un jeune âge.

L'homme, quelle que soit l'histoire dont il provient, reçoit de ce commandement l'orientation qui conduit au Christ : en Lui, en effet, se manifeste le vrai Père, qui nous offre de « renaître d'en-haut » (cf. *Jn 3, 3-8*). Les énigmes de notre vie s'éclairent quand on découvre que Dieu nous prépare depuis toujours à une vie comme ses enfants à Lui, où chaque acte est une mission reçue de Lui.

Nos blessures commencent à être des potentialités quand par grâce nous découvrons que la véritable énigme n'est plus « pourquoi ? », mais « pour qui ? », pour qui cela m'est-il arrivé. En vue de quelle œuvre Dieu m'a-t-il forgé à travers mon histoire ? Là tout se renverse, tout devient précieux, tout devient constructif. Comment mon expérience, même triste et douloureuse, à la lumière de l'amour, devient-elle pour les autres ? Pour qui devient-elle source de salut ? Nous pouvons alors commencer à honorer nos parents avec une liberté d'enfants adultes et avec un accueil miséricordieux de leurs limites. [01]

Honorer nos parents : ils nous ont donné la vie ! Si tu t'es éloigné de tes parents, fais un effort et reviens, reviens vers eux ; peut-être sont-ils vieux... Ils t'ont donné la vie. Et ensuite, entre nous il y a l'habitude de dire des choses laides, même des gros mots... S'il vous plaît, il ne faut jamais, jamais, jamais insulter les parents des autres. Jamais ! Jamais on ne doit insulter sa mère, jamais insulter son père. Jamais ! Jamais ! Prenez vous-mêmes cette décision intérieure : à partir d'aujourd'hui, je n'insulterai jamais la mère ou le père de quelqu'un. Ils lui ont donné la vie ! Ils ne doivent pas être insultés.

Cette vie merveilleuse nous est offerte, pas imposée : renaître dans le Christ est une grâce à accueillir librement (cf. *Jn* 1, 11-13), et c'est le trésor de notre baptême, dans lequel, par l'œuvre de l'Esprit Saint, un seul est notre Père, celui du ciel (cf. *Mt* 23, 9 ; *1 Co* 8, 6 ; *Ep* 4, 6). Merci !

Je suis heureux de saluer les pèlerins venus de France et de divers pays francophones, en particulier les membres de l'Amicale des Maires du Pays Fertois, ainsi que des pèlerins de Tahiti, Luçon, Toulouse et le Puy en Velay. Puissions-nous accueillir librement la grâce de renaître en Christ pour honorer nos parents et ainsi rendre gloire à Dieu qui est notre seul Père ! Que Dieu vous bénisse !

[1] Cf. saint Augustin, *Sermons*, 2025, a, 4 : « Donc le Christ t'enseigne tout à la fois à mépriser tes parents, et à aimer tes parents. C'est aimer ses parents avec le dévouement qui convient, que ne point les préférer à Dieu. "Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi". Ce sont les paroles du Seigneur, et ces paroles semblent nous dissuader d'aimer, ou plutôt, si l'on y fait attention, elles nous avertissent d'aimer nos parents. Le Seigneur aurait pu dire : Celui qui aime son père ou sa mère n'est pas digne de moi. Or, il n'a point tenu ce langage, pour ne point parler contre la loi ; car c'est lui qui a donné la loi par Moïse, son serviteur, loi qui porte : "Honore ton père et ta mère". Il n'a point proclamé une loi contraire, mais il a recommandé celle-ci, en y réglant la piété filiale sans la détruire. "Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi". Qu'il les aime donc, mais non plus que moi. Dieu est Dieu, et l'homme est homme. Aime tes parents, obéis à tes parents, honore tes parents ; mais si Dieu t'appelle à de plus hauts desseins où l'amour des parents puisse être un obstacle, observe l'ordre et ne renverse pas la charité ».

5^{ème} commandement : « Tu ne tueras pas » - 1^{ère} partie

Mercredi 10 octobre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

La catéchèse d'aujourd'hui est consacrée à la cinquième parole : tu ne tueras pas. Le cinquième commandement : tu ne tueras pas. Nous sommes déjà dans la deuxième partie du Décalogue, celle qui concerne les relations avec son prochain ; et ce commandement, par sa formulation concise et catégorique, se dresse comme un muraille en défense de la valeur fondamentale dans les relations humaines. Et quelle est la valeur fondamentale dans les relations humaines ? La valeur de la vie [01]. C'est pourquoi, tu ne tueras pas.

On pourrait dire que tout le mal accompli dans le monde se résume à cela : le mépris de la vie. La vie est agressée par les guerres, par les organisations qui exploitent l'homme — tant de choses lisons-nous dans les journaux ou voyons-nous aux journaux télévisés —, par les spéculations sur la création, par la culture du rebut et par tous les systèmes qui soumettent l'existence humaine à des calculs d'opportunité, alors qu'un nombre scandaleux de personnes vivent dans une condition indigne de l'homme. Cela est mépriser la vie, c'est-à-dire, d'une certaine manière, tuer.

Une approche contradictoire permet également la suppression de la vie humaine dans le sein maternel au nom de la sauvegarde d'autres droits. Mais comment un acte qui supprime la vie innocente et sans défense à son éclosion peut-il être thérapeutique, civil, ou simplement humain ? Je vous demande : est-il juste de « supprimer » une vie humaine pour résoudre un problème ? Est-il juste de payer un tueur à gages pour résoudre un problème ? On ne peut pas, cela n'est pas juste « supprimer » un être humain, même s'il est petit, pour résoudre un problème. C'est comme payer un tueur à gages pour résoudre un problème.

D'où tout cela vient-il ? D'où naissent au fond la violence et le refus de la vie ? De la peur. L'accueil de l'autre, en effet, est un défi à l'individualisme. Pensons, par exemple, au moment où l'on découvre qu'une vie naissante est porteuse d'un handicap, même grave. Les parents, dans ces cas dramatiques, ont besoin de vraie proximité, de vraie solidarité, pour affronter la réalité en surmontant les peurs compréhensibles. En revanche, ils reçoivent souvent les conseils hâtifs d'interrompre la grossesse, mais c'est une façon de dire : « interrompre la grossesse » signifie « supprimer quelqu'un », directement.

Un enfant malade est comme chaque personne dans le besoin qui vit sur la terre, comme une personne âgée qui a besoin d'assistance, comme tant de pauvres qui ont du mal à aller de l'avant : celui, celle qui se présente comme un problème est en réalité un don de Dieu qui peut me faire sortir de mon égocentrisme et me faire grandir dans l'amour. La vie vulnérable nous indique la voie de sortie, la voie pour nous sauver d'une expérience repliée sur elle-même et pour découvrir la joie de l'amour. Et je voudrais m'arrêter ici pour remercier, remercier les nombreux bénévoles, remercier le grand bénévolat italien qui est le plus fort que j'ai connu. Merci.

Et qu'est-ce qui conduit l'homme à refuser la vie ? Ce sont les idoles de ce monde : l'argent — il vaut mieux supprimer celui-là, parce qu'il coûtera cher —, le pouvoir, le succès. Ce sont des paramètres erronés pour évaluer la vie. L'unique mesure authentique de la vie, quelle est-elle ? C'est l'amour, l'amour avec lequel Dieu l'aime ! L'amour avec lequel Dieu aime la vie : telle est la mesure. L'amour avec lequel Dieu aime chaque vie humaine.

En effet, quel est le sens positif du mot : « Tu ne tueras pas » ? Que Dieu « aime la vie », comme nous venons de l'entendre dans la lecture biblique.

Le secret de la vie nous est révélé par la manière dont l'a traitée le Fils de Dieu qui s'est fait homme jusqu'à assumer, sur la croix, le rejet, la faiblesse, la pauvreté et la douleur (cf. *Jn* 13, 1). Dans chaque enfant malade, dans chaque personne âgée faible, dans chaque migrant désespéré, dans chaque vie fragile et menacée, le Christ nous cherche (cf. *Mt* 25, 34-46), il cherche notre cœur, pour nous ouvrir à la joie de l'amour.

Il vaut la peine d'accueillir chaque vie, car chaque homme vaut le sang du Christ lui-même (cf. *1 P* 1, 18-19). On ne peut pas mépriser ce que Dieu a tant aimé !

Nous devons dire aux hommes et aux femmes du monde : ne méprisez pas la vie ! La vie d'autrui, mais aussi votre propre vie, car pour elle aussi vaut le commandement : « Tu ne tueras pas ». Il faut dire à tant de jeunes : ne méprise pas ton existence ! Arrête de refuser l'œuvre de Dieu ! Tu es une œuvre de Dieu ! Ne te sous-évalue pas, ne te méprise pas avec les dépendances qui te détruiront et te conduiront à la mort !

Que personne ne mesure la vie selon les tromperies de ce monde, mais que chacun accueille soi-même et les autres au nom du Père qui nous a créés. Il est celui qui « aime la vie » : cela est beau, « Dieu aime la vie ». Et nous lui sommes tous si chers, qu'il a envoyé son Fils pour nous. « Car Dieu — dit l'Évangile — a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle » (*Jn* 3, 16).

Je salue cordialement les pèlerins francophones, venus de France, de Suisse et de l'Île Maurice, en particulier les diocésains de Vannes et de Saint-Brieuc. Chers amis, ne méprisez jamais votre existence, vous êtes une œuvre de Dieu ! Témoignez autour de vous de la valeur infinie de toute vie humaine ! Que Dieu vous bénisse !

[01] Cf. Congrégation pour la doctrine de la foi, Instr. *Donum vitae*, 5 : AAS 80 (1988), 76-77 : « La vie humaine est sacrée parce que, dès son origine, elle comporte "l'action créatrice de Dieu" et demeure pour toujours dans une relation spéciale avec le Créateur, son unique fin. Dieu seul est le Maître de la vie de son commencement à son terme : personne, en aucune circonstance, ne peut revendiquer pour soi le droit de détruire directement un être humain innocent ».

5^{ème} commandement : « Tu ne tueras pas » - 2^{ème} partie

Mercredi 17 octobre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Je voudrais aujourd'hui poursuivre la catéchèse sur la cinquième parole du Décalogue, « Tu ne tueras pas ». Nous avons déjà souligné que ce commandement révèle qu'aux yeux de Dieu, la vie humaine est précieuse, sacrée et inviolable. Personne ne peut mépriser la vie d'autrui ou la sienne ; en effet, l'homme porte en lui l'image de Dieu et il est l'objet de son amour infini, quelle que soit la condition dans laquelle il a été appelé à l'existence.

Dans le passage évangélique que nous venons d'écouter, Jésus nous révèle un sens encore plus profond de ce commandement. Il affirme que, devant le tribunal de Dieu, la colère contre un frère est aussi une forme d'homicide. C'est pourquoi l'apôtre Jean écrira : « Quiconque hait son frère est un homicide » (1 Jn 3, 15). Mais Jésus ne s'arrête pas à cela, et dans la même logique, il ajoute que l'insulte et le mépris peuvent aussi tuer. Nous sommes habitués à insulter, c'est vrai. L'insulte vient à nos lèvres comme on respire. Et Jésus nous dit : « Arrête-toi, parce que l'insulte fait mal, elle tue ». Le mépris. « Mais moi... ces gens, celui-ci, je le méprise ». Et il s'agit d'une façon de tuer la dignité d'une personne. Il serait beau que cet enseignement de Jésus entre dans l'esprit et dans le cœur, et que chacun de nous dise : « Je n'insulterai jamais personne ». Ce serait une belle intention, parce que Jésus nous dit : « Regarde, si tu méprises, si tu insultes, si tu hais, c'est un homicide ».

Aucun code humain, en effet, ne compare des actes aussi différents en leur attribuant le même degré de jugement. Et de manière cohérente, Jésus invite même à interrompre l'offrande du sacrifice dans le temple si on se souvient qu'un frère est fâché avec nous, pour aller le chercher et se réconcilier avec lui. Nous aussi, quand nous allons à la Messe, nous devrions avoir cette attitude de réconciliation avec les personnes avec lesquelles nous avons eu des problèmes. Même si nous avons pensé du mal d'elles, si nous les avons insultées. Mais très souvent, alors que nous attendons que le prêtre vienne dire la Messe, on bavarde un peu et on parle mal des autres. Il ne faut pas le faire. Pensons à la gravité de l'insulte, du mépris, de la haine : Jésus les met sur le même plan que tuer.

Qu'entend dire Jésus, en étendant jusqu'à ce point la cinquième parole ? L'homme a une vie noble, très sensible, et il possède un moi caché tout aussi important que son être physique. En effet, pour blesser l'innocence d'un enfant, il suffit d'une phrase inopportune. Pour blesser une femme, il suffit d'un geste de froideur. Pour briser le cœur d'un jeune, il est suffisant de lui refuser la confiance. Pour anéantir un homme, il suffit de l'ignorer. L'indifférence tue. C'est comme dire à une autre personne : « Tu es mort pour moi », parce que tu l'as tué dans ton cœur. Ne pas aimer est le premier pas pour tuer ; et ne pas tuer est le premier pas pour aimer.

Dans la Bible, au début, on lit cette phrase terrible sortie de la bouche du premier homicide, Caïn, après que le Seigneur lui demande où est son frère. Caïn répond : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? » (Gn 4, 9) 01. C'est ainsi que parlent les assassins : « Cela ne me regarde pas », « Ce sont tes affaires », et d'autres choses semblables. Essayons de répondre à cette question : sommes-nous les gardiens de nos frères ? Oui, nous le sommes ! Nous sommes les gardiens les uns des autres ! Et c'est la route de la vie, c'est la route pour ne pas tuer.

La vie humaine a besoin d'amour. Et quel est l'amour authentique ? C'est celui que le Christ nous a montré, c'est-à-dire la miséricorde. L'amour dont nous ne pouvons pas nous passer est

celui qui pardonne, qui accueille celui qui nous a fait du mal. Personne d'entre nous ne peut survivre sans la miséricorde, nous avons tous besoin du pardon. Donc, si tuer signifie détruire, supprimer, éliminer quelqu'un, alors ne pas tuer voudra dire prendre soin, valoriser, inclure. Et aussi pardonner.

Personne ne doit se faire d'illusion en pensant : « Tout va bien, parce que je ne fais rien de mal ». Un minéral ou une plante ont ce type d'existence, en revanche, un homme non. Une personne — un homme ou une femme — non. À un homme ou à une femme, il est demandé davantage. Il faut faire le bien, préparé pour chacun de nous, chacun le sien, qui nous fait devenir nous-mêmes jusqu'au bout. « Tu ne tueras pas » est un appel à l'amour et à la miséricorde, c'est un appel à vivre selon le Seigneur Jésus, qui a donné sa vie pour nous et qui est ressuscité pour nous. Une fois, nous avons répété tous ensemble, ici sur la place, une phrase d'un saint à ce propos. Cela nous aidera peut-être : « Ne pas faire de mal est une bonne chose. Mais ne pas faire le bien n'est pas bien ». Nous devons toujours faire du bien. Aller au-delà.

Lui, le Seigneur, qui, en s'incarnant, a sanctifié notre existence ; Lui, qui par son sang l'a rendue inestimable ; Lui, « l'auteur de la vie » (Ac 3, 15), grâce à qui chacun est un don du Père. En Lui, dans son amour plus fort que la mort, et par la puissance de l'Esprit que le Père nous donne, nous pouvons accueillir la Parole « Tu ne tueras pas » comme l'appel le plus important et essentiel : c'est-à-dire que ne pas tuer signifie un appel à l'amour.

Je suis heureux de saluer les pèlerins venus de France et de divers pays francophones, en particulier des pèlerins de Chambéry et de Nancy, avec leurs évêques Mgr Ballot et Mgr Papin, tous les jeunes présents, ceux de Versailles, de Paris, de Fougères, de Bucquoy, de Rouen et d'Évreux, ainsi que des pèlerins de Namur. Puissions-nous accueillir en Jésus, dans son amour plus fort que la mort, et par le don de l'Esprit du Père, le commandement « tu ne tueras pas ». C'est l'appel le plus important et le plus essentiel de nos vies : l'appel à l'amour ! Que Dieu vous bénisse !

[01] Cf. Catéchisme de l'Église catholique, 2259 : « L'Écriture, dans le récit du meurtre d'Abel par son frère Caïn (cf. Gn 4, 8-12), révèle, dès les débuts de l'histoire humaine, la présence dans l'homme de la colère et de la convoitise, conséquences du péché originel. L'homme est devenu l'ennemi de son semblable. Dieu dit la scélératesse de ce fratricide : “Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie vers moi. Maintenant donc maudit sois-tu de par le sol qui a ouvert sa bouche pour prendre de ta main le sang de ton frère”(Gn 4, 10-11) ».

6^{ème} commandement : « Tu ne commettras pas d'adultère »

Mercredi 24 octobre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans notre itinéraire de catéchèses sur les commandements, nous arrivons aujourd'hui à la sixième parole, qui concerne la dimension affective et sexuelle, et qui dit : « Tu ne commettras pas d'adultère ».

C'est un appel direct à la fidélité, et, en effet, aucun rapport humain n'est authentique sans fidélité ni loyauté.

On ne peut pas aimer seulement tant que cela « convient » ; l'amour se manifeste précisément au-delà du seuil de son propre intérêt, quand on donne tout sans réserve. Comme l'affirme le Catéchisme : « L'amour veut être définitif. Il ne peut être "jusqu'à nouvel ordre" » (n. 1646). La fidélité est la caractéristique d'une relation humaine libre, mûre, responsable. De même, un ami se révèle authentique parce qu'il reste tel en toute occasion, autrement ce n'est pas un ami. Le Christ révèle l'amour authentique, Lui qui vit de l'amour sans limites du Père, et qui, en vertu de cela, est l'Ami fidèle qui nous accueille également quand nous nous trompons et qui veut toujours notre bien, même quand nous ne le méritons pas.

L'être humain a besoin d'être aimé sans conditions, et celui qui ne reçoit pas cet accueil porte en lui un certain inachèvement, souvent sans le savoir. Le cœur humain cherche à remplir ce vide par des substituts, en acceptant les compromis et la médiocrité, qui n'ont qu'un vague goût de l'amour. Le risque est celui d'appeler « amour » des relations superficielles et immatures, avec l'illusion de trouver une lumière de vie dans quelque chose qui, dans le meilleur des cas, n'en est qu'un reflet.

C'est ainsi, par exemple, que l'on arrive à surévaluer l'attraction physique, qui en soi est un don de Dieu, mais dont la finalité est de préparer la voie à un rapport authentique et fidèle avec la personne. Comme le disait saint Jean-Paul II, l'être humain « est appelé à la spontanéité pleine et mûre des rapports », qui « est le fruit graduel du discernement des impulsions du cœur ». C'est quelque chose que l'on conquiert, étant donné que chaque être humain « doit avec persévérance et cohérence apprendre ce qu'est la signification du corps » (cf. Catéchèse, 12 novembre 1980).

L'appel à la vie conjugale demande donc un discernement approfondi sur la qualité de la relation et une période de fiançailles pour la vérifier. Pour accéder au sacrement du mariage, les fiancés doivent mûrir la certitude que dans leur lien, il y a la main de Dieu, qui les précède et les accompagne, et qui leur permettra de dire : « Avec la grâce du Christ, je promets de t'être toujours fidèle ». Ils ne peuvent pas se promettre fidélité « dans la joie et dans la douleur, dans la santé et dans la maladie », et de s'aimer et s'honorer tous les jours de leur vie, uniquement sur la base de la bonne volonté ou de l'espérance que « les choses fonctionnent ». Ils ont besoin de se fonder sur le terrain solide de l'Amour fidèle de Dieu. Et c'est pourquoi, avant de recevoir le sacrement du mariage, une préparation soignée est nécessaire, je dirais un catéchuménat, parce qu'on met en jeu toute sa vie dans l'amour, et avec l'amour on ne plaisante pas. On ne peut pas définir « préparation au mariage » trois ou quatre conférences données à la paroisse ; non, cela n'est pas une préparation : cela est une fausse préparation. Et la responsabilité de celui qui le fait retombe sur lui : sur le curé, sur l'évêque qui permet ces choses. La préparation doit être mûrie et il faut du temps. Ce n'est pas un acte formel : c'est un sacrement. Mais il faut le préparer avec un vrai catéchuménat.

En effet, la fidélité est une façon d'être, un style de vie. On travaille avec loyauté, on parle avec sincérité, on reste fidèles à la vérité dans ses propres pensées, dans ses propres actions. Une vie tissée de fidélité s'exprime dans toutes les dimensions et conduit à être des hommes et des femmes fidèles et fiables en toute circonstance.

Mais pour arriver à une vie aussi belle, notre nature humaine ne suffit pas, il faut que la fidélité de Dieu entre dans notre existence, qu'elle nous contamine. Cette sixième parole nous appelle à tourner le regard vers le Christ, qui avec sa fidélité peut éliminer en nous un cœur adultère et nous donner un cœur fidèle. En Lui, et seulement en Lui, se trouve l'amour sans réserves ni changement d'avis, le don complet sans parenthèses et la ténacité de l'accueil jusqu'au bout.

De sa mort et de sa résurrection dérive notre fidélité, de son amour sans condition dérive la constance dans les relations. De la communion avec Lui, avec le Père et avec l'Esprit Saint dérive la communion entre nous et le fait de savoir vivre nos liens dans la fidélité.

6^{ème} commandement : la fidélité du Christ, lumière pour l'affectivité humaine

Mercredi 31 octobre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Je voudrais aujourd'hui compléter la catéchèse sur la sixième parole du Décalogue — « Tu ne commettras pas d'adultère » —, en soulignant que l'amour fidèle du Christ est la lumière pour vivre la beauté de l'affectivité humaine. En effet, notre dimension affective est un appel à l'amour, qui se manifeste dans la fidélité, dans l'accueil et dans la miséricorde. Cela est très important. Comment se manifeste l'amour ? Dans la fidélité, dans l'accueil et dans la miséricorde.

Il ne faut cependant pas oublier que ce commandement se réfère explicitement à la fidélité matrimoniale, et il est donc bon de réfléchir plus en profondeur sur sa signification sponsale. Ce passage des Écritures, ce passage de la lettre de saint Paul, est révolutionnaire ! Penser, avec l'anthropologie de cette époque, et dire que le mari doit aimer sa femme comme le Christ aime l'Église : mais c'est une révolution ! Peut-être, à cette époque, est-ce la chose la plus révolutionnaire qui a été dite sur le mariage. Toujours sur la route de l'amour. Nous pouvons nous demander : ce commandement de fidélité, à qui est-il destiné ? Seulement aux époux ? En réalité, ce commandement est pour tous, c'est une Parole paternelle de Dieu adressée à chaque homme et à chaque femme.

Rappelons-nous que le chemin de la maturation humaine est le parcours même de l'amour qui va de recevoir des soins à la capacité d'offrir des soins, de recevoir la vie à la capacité de donner la vie. Devenir des hommes et des femmes adultes veut dire arriver à vivre l'attitude sponsale et parentale, qui se manifeste dans les diverses situations de la vie comme la capacité de prendre sur soi le poids de quelqu'un d'autre et de l'aimer sans ambiguïté. C'est donc une attitude globale de la personne qui sait assumer la réalité et qui sait entrer dans une relation profonde avec les autres.

Qui est donc l'adultère, le luxurieux, l'infidèle ? C'est une personne immature, qui garde pour elle sa propre vie et qui interprète les situations sur la base de son propre bien-être et de sa propre satisfaction. Pour se marier, il ne suffit donc pas de célébrer le mariage ! Il faut faire un chemin du moi au nous, de penser tout seul à penser à deux, de vivre seul à vivre à deux : c'est un beau chemin, c'est un chemin beau. Quand nous arrivons à nous décentrer, alors chaque acte est sponsal : nous travaillons, nous parlons, nous décidons, nous rencontrons les autres avec une attitude accueillante et oblatrice.

Dans ce sens, chaque vocation chrétienne — à présent nous pouvons élargir un peu la perspective, et dire que chaque vocation chrétienne, dans ce sens, est sponsale. Le sacerdoce l'est parce que c'est l'appel, dans le Christ et dans l'Église, à servir la communauté avec toute l'affection, le soin concret et la sagesse que donne le Seigneur. L'Église n'a pas besoin d'aspirants au rôle de prêtre — non, elle n'en a pas besoin, il vaut mieux qu'ils restent chez eux —, mais elle a besoin d'hommes à qui l'Esprit Saint touche le cœur par un amour sans réserves pour l'épouse du Christ. Dans le sacerdoce on aime le peuple de Dieu avec toute la paternité, la tendresse et la force d'un époux et d'un père. Il en est de même pour la virginité consacrée dans le Christ, que l'on vit avec fidélité et avec joie comme relation sponsale et féconde de maternité et de paternité.

Je répète : chaque vocation chrétienne est sponsale, parce qu'elle est le fruit du lien de l'amour dans lequel nous sommes tous régénérés, le lien d'amour avec le Christ, comme nous l'a rappelé

le passage de Paul lu au début. À partir de sa fidélité, de sa tendresse, de sa générosité nous considérons avec foi le mariage et chaque vocation, et nous comprenons le sens plénier de la sexualité.

La créature humaine, dans son inséparable unité d'esprit et de corps, et dans sa polarité masculine et féminine, est une très bonne réalité, destinée à aimer et à être aimée. Le corps humain n'est pas un instrument de plaisir, mais le lieu de notre appel à l'amour, et dans l'amour authentique il n'y a pas de place pour la luxure et pour sa superficialité. Les hommes et les femmes méritent plus que cela !

La Parole « Tu ne commettras pas d'adultère », bien que sous une forme négative, nous oriente donc vers notre appel originel, c'est-à-dire l'amour sponsal total et fidèle, que Jésus Christ nous a révélé et donné (cf. *Rm* 12, 1).

7^{ème} commandement : « Tu ne voleras pas »

Mercredi 7 novembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

En poursuivant l'explication du Décalogue, nous arrivons aujourd'hui à la Septième Parole : « Tu ne voleras pas ».

En écoutant ce commandement, nous pensons au thème du vol et au respect de la propriété des autres. Il n'existe pas de culture dans laquelle le vol et l'appropriation de biens soient licites ; en effet, la sensibilité humaine est très susceptible en ce qui concerne la défense de la possession.

Mais il vaut la peine de nous ouvrir à une lecture plus ample de cette Parole, en nous concentrant sur le thème de la propriété des biens à la lumière de la sagesse chrétienne.

Dans la doctrine sociale de l'Église, on parle de destination universelle des biens. Qu'est-ce que cela signifie ? Écoutons ce que dit le Catéchisme : « Au commencement, Dieu a confié la terre et ses ressources à la gérance commune de l'humanité pour qu'elle en prenne soin, la maîtrise par son travail et jouisse de ses fruits (cf. Gn 1, 26-29). Les biens de la création sont destinés à tout le genre humain » (n. 2402). Et encore : « La destination universelle des biens demeure primordiale, même si la promotion du bien commun exige le respect de la propriété privée, de son droit et de son exercice » (n. 2403). [01]

Mais la Providence n'a pas établi un monde « en série », il y a des différences, des conditions diverses, des cultures diverses, ainsi on peut vivre en subvenant aux besoins les uns des autres. Le monde est riche de ressources pour assurer à tous les biens primaires. Pourtant, un grand nombre vit dans une indigence scandaleuse et les ressources, utilisées sans critère, se détériorent. Mais il n'y a qu'un seul monde ! Il n'y a qu'une seule humanité ! [02] La richesse du monde est aujourd'hui entre les mains d'une minorité, de peu de personnes et la pauvreté, et même la misère et la souffrance entre les mains de nombreuses personnes, de la majorité.

Si la faim existe sur terre, ce n'est pas par manque de nourriture ! Au contraire, en raison des exigences du marché, on va parfois jusqu'à la détruire, la jeter. Ce qui manque est un esprit d'entreprise libre et clairvoyant, qui assure une production adéquate, et une organisation solidaire et qui assure une distribution équitable. Le Catéchisme dit encore : « L'homme, dans l'usage qu'il en fait, ne doit jamais tenir les choses qu'il possède légitimement comme n'appartenant qu'à lui, mais les regarder aussi comme communes : en ce sens qu'elles puissent profiter non seulement à lui, mais aux autres » (n. 2404). Toute richesse, pour être bonne, doit avoir une dimension sociale.

C'est dans cette perspective qu'apparaît la signification positive et vaste du commandement « tu ne voleras pas ». « La propriété d'un bien fait de son détenteur un administrateur de la Providence » (ibid.). Personne n'est le maître absolu des biens : c'est un administrateur des biens. La possession est une responsabilité : « Mais je suis riche de tout... » — c'est une responsabilité que tu as. Et tout bien soustrait à la logique de la Providence de Dieu est trahi, il est trahi dans son sens le plus profond. Ce que je possède vraiment est ce que je sais donner. Telle est la mesure pour juger de la façon dont je parviens à gérer les richesses, bien ou mal ; cette parole est importante : ce que je possède vraiment est ce que je sais donner. Si je sais donner, je suis ouvert, alors je suis riche non seulement de ce que je possède, mais également dans la générosité, la générosité également comme un devoir de donner la richesse afin que tous y participent. En effet, si je n'arrive pas à donner quelque chose, c'est parce que cette chose me possède, elle a un pouvoir

sur moi et j'en suis esclave. La possession des biens est une occasion pour les multiplier avec créativité et les utiliser avec générosité, et ainsi croître dans la charité et dans la liberté.

Le Christ lui-même, bien qu'étant Dieu, « ne retient pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu mais il s'anéantit lui-même » (*Ph* 2, 6-7) et nous a enrichis par sa pauvreté (cf. *2 Co* 8, 9).

Tandis que l'humanité s'essouffle pour avoir plus, Dieu la rachète en se faisant pauvre : cet Homme crucifié a payé pour tous un prix inestimable de la part de Dieu le Père, « riche en miséricorde » (*Ep* 2, 4 ; cf. *Jc* 5, 11). Ce qui nous rend riches, ce ne sont pas les biens, mais l'amour. Nous avons souvent entendu ce que le peuple de Dieu dit : « Le diable entre par les poches ». On commence par l'amour pour l'argent, la soif de posséder ; puis vient la vanité : « Ah, je suis riche et je m'en vante » ; et, à la fin, l'orgueil et la vanité. Voilà la façon d'agir du diable en nous. Mais la porte d'entrée, ce sont les poches.

Chers frères et sœurs, encore une fois, Jésus Christ nous dévoile le sens plénier des Écritures. « Tu ne voleras pas » signifie : aime avec tes biens, profite des moyens que tu as pour aimer comme tu peux. Alors, ta vie devient bonne et la possession devient véritablement un don. Parce que la vie n'est pas le temps pour posséder, mais pour aimer. Merci.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, en particulier le Collège Fénelon-Sainte Marie de Paris. Notre vie n'est pas faite pour posséder mais pour aimer. Efforçons-nous, frères et sœurs, de faire du bien, autant que possible, avec les biens que nous possédons. Notre vie sera bonne et nos biens deviendront un don pour tous. Que Dieu vous bénisse !

[O1] Cf. Enc. *Laudato si'*, n. 67 : « Chaque communauté peut prélever de la bonté de la terre ce qui lui est nécessaire pour survivre, mais elle a aussi le devoir de la sauvegarder et de garantir la continuité de sa fertilité pour les générations futures ; car, en définitive, “au Seigneur la terre” (*Ps* 24, 1), à lui appartient “la terre et tout ce qui s’y trouve” (*Dt* 10, 14). Pour cette raison, Dieu dénie toute prétention de propriété absolue : “La terre ne sera pas vendue avec perte de tout droit, car la terre m’appartient, et vous n’êtes pour moi que des étrangers et des hôtes” (*Lv* 25, 23) ».

[O2] Cf. Saint Paul VI, Enc. *Populorum progressio*, n. 17 : « Mais chaque homme est membre de la société : il appartient à l'humanité tout entière. Ce n'est pas seulement tel ou tel homme, mais tous les hommes qui sont appelés à ce développement plénier. [...] Héritiers des générations passées et bénéficiaires du travail de nos contemporains, nous avons des obligations envers tous et nous ne pouvons nous désintéresser de ceux qui viendront agrandir après nous le cercle de la famille humaine. La solidarité universelle qui est un fait, et un bénéfice pour nous, est aussi un devoir ».

8^{ème} commandement : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain »

Mercredi 14 novembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans la catéchèse d'aujourd'hui, nous affronterons la huitième parole du Décalogue : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain ».

Ce commandement — dit le Catéchisme — « interdit de travestir la vérité dans les relations avec autrui » (n. 2464). Vivre de communications non authentiques est grave car cela empêche les relations et empêche donc l'amour. Là où il y a le mensonge, il n'y a pas d'amour, il ne peut pas y avoir d'amour. Et quand nous parlons de communication entre les personnes nous entendons non seulement les paroles, mais aussi les gestes, les attitudes, également les silences et les absences. Une personne parle à travers tout ce qu'elle est et ce qu'elle fait. Nous sommes tous en communication, toujours. Nous vivons tous en communiquant et nous sommes sans cesse en équilibre instable entre la vérité et le mensonge.

Mais que signifie dire la vérité ? Cela signifie-t-il être sincères ? Ou bien être exacts ? En réalité, cela ne suffit pas, parce qu'on peut être dans l'erreur avec sincérité, ou alors on peut être précis dans le détail, mais ne pas saisir le sens de l'ensemble. Parfois, nous nous justifions en disant : « Mais j'ai dit ce que je ressentais ! ». Oui, mais tu as absolutisé ton point de vue. Ou bien : « J'ai seulement dit la vérité ! ». C'est possible, mais tu as révélé des faits personnels ou réservés. Combien de bavardages détruisent la communion en étant inopportuns ou par manque de délicatesse ! D'ailleurs, les bavardages tuent et c'est ce que dit l'apôtre Jacques dans sa lettre. Le bavard, la bavarde sont des gens qui tuent : ils tuent les autres, parce que la langue tue comme un couteau. Faites attention ! Un bavard ou une bavarde est un terroriste, car avec sa langue il lance une bombe et s'en va tranquillement, mais ce qui est dit à travers cette bombe lancée détruit la réputation d'autrui. Il ne faut pas oublier : bavarder, c'est tuer.

Mais alors : qu'est-ce que la vérité ? C'est la question posée par Pilate, précisément alors que Jésus accomplissait le huitième commandement devant lui (cf. *Jn 18, 38*). En effet, les paroles : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain » appartiennent au langage des tribunaux. Les Évangiles atteignent leur sommet dans le récit de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de Jésus ; et il s'agit du récit d'un procès, de l'exécution de la sentence et d'une conséquence inouïe.

Interrogé par Pilate, Jésus dit : « Je ne suis né, et je ne suis venu dans le monde, que pour rendre témoignage à la vérité » (*Jn 18, 37*). Et Jésus rend ce « témoignage » à travers sa passion, à travers sa mort. L'évangéliste Marc raconte que « le centurion qui se tenait en face de lui s'écria : "Vraiment cet homme était fils de Dieu !" » (*15, 39*). Oui, parce qu'il était cohérent, il a été cohérent : avec cette manière de mourir, Jésus manifeste le Père, son amour miséricordieux et fidèle.

La vérité trouve sa pleine réalisation dans la personne même de Jésus (cf. *Jn 14, 6*), dans sa manière de vivre et de mourir, fruit de sa relation avec le Père. Cette existence de fils de Dieu, Lui, qui est ressuscité, la donne également à nous, en envoyant l'Esprit Saint, qui est aussi l'Esprit de vérité, qui atteste à notre cœur que Dieu est notre Père (cf. *Rm 8, 16*).

Dans chacun de ses actes, l'homme, les personnes, affirment ou nient cette vérité. Des petites situations quotidiennes aux choix les plus exigeants. Mais c'est la même logique, toujours : celle que nos parents et nos grands-parents nous enseignent quand ils nous disent de ne pas dire de mensonges.

Demandons-nous : nous qui sommes chrétiens, quelle vérité attestent nos œuvres, nos paroles, nos choix ? Chacun peut se demander : suis-je un témoin de la vérité, ou suis-je plus ou moins un menteur déguisé en quelqu'un de vrai ? Que chacun se le demande. Nous chrétiens, nous ne sommes pas des hommes et des femmes exceptionnels. Nous sommes cependant des enfants du Père céleste, qui est bon et ne nous déçoit pas, et qui met dans nos cœurs l'amour pour nos frères. Ce n'est pas tant avec des discours qu'on dit cette vérité, c'est une manière d'exister, une manière de vivre et elle se voit dans chaque acte particulier (cf. Jc 2, 18). Cet homme est un homme vrai, cette femme est une femme vraie : on le voit. Mais pourquoi, s'il n'ouvre pas la bouche ? Parce qu'il se comporte comme vrai, comme vraie. Il dit la vérité, il agit avec la vérité. Une belle manière de vivre pour nous.

La vérité est la révélation merveilleuse de Dieu, de son visage de Père, c'est son amour sans limite. Cette vérité correspond à la raison humaine, mais la dépasse infiniment, parce qu'elle est un don descendu sur la terre et incarné dans le Christ crucifié et ressuscité ; elle est rendue visible par celui qui lui appartient et montre ses mêmes qualités.

Ne pas porter de faux témoignage veut dire vivre en enfant de Dieu, qui jamais, jamais ne se démentit lui-même, ne dit jamais de mensonges ; vivre en fils de Dieu, en laissant apparaître dans chaque acte la grande vérité : que Dieu est le Père et que l'on peut avoir confiance en Lui. J'ai confiance en ce Dieu : c'est la grande vérité. De notre confiance en Dieu, qui est le Père et qui m'aime, nous aime, naît ma vérité et le fait de dire la vérité et pas mentir.

9^{ème} et 10^{ème} commandements : sur les désirs (I)

Mercredi 21 novembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nos rencontres sur le décalogue nous conduisent aujourd'hui au dernier commandement. Nous l'avons écouté en ouverture. Ce ne sont pas seulement les dernières paroles du texte, mais beaucoup plus : elles sont l'accomplissement du voyage à travers le Décalogue, touchant le cœur de tout ce qui nous est remis dans celui-ci. En effet, à tout bien considérer, elles n'ajoutent pas un nouveau contenu : les indications « tu ne convoiteras point la femme [...], ni aucune chose qui appartienne à ton prochain » sont déjà sous-entendues dans les commandements sur l'adultère et le vol ; quelle est alors la fonction de ces paroles ? Est-ce un résumé ? Est-ce quelque chose de plus ?

Il faut bien avoir à l'esprit que tous les commandements ont pour tâche d'indiquer la frontière de la vie, la limite au-delà de laquelle l'homme se détruit lui-même, ainsi que son prochain, en abîmant sa relation avec Dieu. Si tu vas au-delà, tu te détruis toi-même, tu détruis également la relation avec Dieu et la relation avec les autres. Les commandements signalent cela. À travers cette dernière parole est souligné le fait que toutes les transgressions naissent d'une racine commune intérieure : les mauvais désirs. Tous les péchés naissent d'un mauvais désir. Tous. C'est là que le cœur commence à bouger, et la personne est emportée dans cette vague et finit dans une transgression. Mais ce n'est pas une transgression au sens juridique du terme : c'est une transgression qui blesse la personne et les autres.

Dans l'Évangile, le Seigneur Jésus le dit explicitement : « Car c'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les desseins pervers : débauches, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, ruse, impudicité, envie, diffamation, orgueil, déraison. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme » (*Mc 7, 21-23*).

Nous comprenons donc que tout le parcours fait par le décalogue n'aurait aucune utilité s'il n'arrivait pas à toucher ce niveau, le cœur de l'homme. D'où naissent toutes ces mauvaises choses ? Le Décalogue se montre lucide et profond sur cet aspect : le point d'arrivée — le dernier commandement — de ce voyage est le cœur, et si celui-ci, si le cœur n'est pas libéré, le reste sert à peu de choses. Voilà le défi : libérer le cœur de toutes ces choses mauvaises et laides. Les préceptes de Dieu ne peuvent pas se réduire à n'être que la belle façade d'une vie qui reste cependant une existence d'esclave et non d'enfant. Souvent, derrière le masque pharisien de la correction étouffante, se cache quelque chose de laid et de non résolu.

Nous devons en revanche nous laisser démasquer par ces commandements sur le désir, car ils nous montrent notre pauvreté, pour nous conduire à une sainte humiliation. Chacun de nous peut se demander : mais quels sont les mauvais désirs que j'éprouve souvent ? L'envie, la cupidité, le commérage ? Toutes ces choses qui viennent du plus profond de moi. Chacun peut se le demander et cela lui fera du bien. L'homme a besoin de cette humiliation bénie, celle qui lui fait découvrir qu'il ne peut pas se libérer tout seul, celle qui le fait élever un cri vers Dieu pour être sauvé. Saint Paul l'explique de manière inégalable, précisément en se référant au commandement : Tu ne convoiteras pas (cf. *Rm 7, 7-24*).

Il est vain de penser pouvoir se corriger soi-même sans le don de l'Esprit Saint. Il est vain de purifier notre cœur avec l'effort titanesque de notre seule volonté : cela n'est pas possible. Il faut

s'ouvrir à la relation avec Dieu, dans la vérité et dans la liberté : ce n'est qu'ainsi que nos efforts pourront porter du fruit, car il y a l'Esprit Saint qui nous fait aller de l'avant.

La tâche de la Loi biblique n'est pas celle de faire croire à l'homme qu'une obéissance littérale le conduira à un salut fabriqué et d'ailleurs impossible à atteindre. La tâche de la Loi est de conduire l'homme à sa vérité, c'est-à-dire à sa pauvreté, qui devient ouverture authentique, ouverture personnelle à la miséricorde de Dieu, qui nous transforme et nous renouvelle. Dieu est le seul capable de renouveler notre cœur, à condition que nous Lui ouvrons notre cœur : c'est l'unique condition ; Il fait tout, mais nous devons lui ouvrir notre cœur.

Les dernières paroles du Décalogue éduquent chacun à se reconnaître mendiants ; elles aident à nous placer devant le désordre de notre cœur, pour cesser de vivre de manière égoïste et devenir pauvres en esprit, authentiques en présence du Père, en nous laissant racheter par le Fils et enseigner par l'Esprit Saint. L'Esprit Saint est le maître qui nous guide : laissons-nous aider. Nous sommes des mendiants, demandons cette grâce.

« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux » (*Mt 5, 3*). Oui, heureux ceux qui cessent de se faire des illusions en croyant pouvoir se sauver de leur propre faiblesse sans la miséricorde de Dieu, qui elle seule peut guérir. Seule la miséricorde de Dieu guérit le cœur. Heureux ceux qui reconnaissent leurs mauvais désirs et, avec un cœur repenti et humilié, ne se présentent pas devant Dieu et les autres hommes comme des justes, mais comme des pécheurs. Ce que Pierre a dit au Seigneur est beau : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ! ». C'est une belle prière : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ».

Ce sont ceux qui savent avoir compassion, qui savent avoir miséricorde des autres, car ils en font l'expérience en eux-mêmes.

9^{ème} et 10^{ème} commandements : sur les désirs (II)

Mercredi 28 novembre 2018

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans la catéchèse d'aujourd'hui, qui conclut le parcours sur les dix commandements, nous pouvons utiliser comme thème-clé celui des désirs, qui nous permet de reparcourir le chemin accompli et de résumer les étapes accomplies en lisant le texte du Décalogue, toujours à la lumière de la pleine révélation dans le Christ.

Nous sommes partis de la gratitude comme base de la relation de confiance et d'obéissance : nous avons vu que Dieu ne demande rien avant d'avoir donné beaucoup plus. Il nous invite à l'obéissance pour nous racheter de la tromperie des idolâtries qui ont tant de pouvoir sur nous. En effet, rechercher sa propre réalisation dans les idoles de ce monde nous vide et nous rend esclaves, tandis que ce qui donne de la valeur et de la consistance est la relation avec Lui qui, dans le Christ, fait de nous des enfants à partir de sa paternité (cf. *Ep* 3, 14-16).

Cela implique un processus de bénédiction et de libération, qui sont le véritable et authentique repos. Comme le dit le Psaume : « En Dieu seul le repos pour mon âme, de lui mon salut » (*Ps* 62, 2).

Cette vie libérée devient accueil de notre histoire personnelle et nous réconcilie avec ce que, de l'enfance au moment présent, nous avons vécu, en nous rendant adultes et capables de donner le juste poids aux réalités et aux personnes de notre vie. C'est à travers cette voie que nous entrons en relation avec le prochain qui, à partir de l'amour que Dieu révèle en Jésus Christ, est un appel à la beauté de la fidélité, de la générosité et de l'authenticité.

Mais pour vivre ainsi — c'est-à-dire dans la beauté de la fidélité, de la générosité et de l'authenticité — nous avons besoin d'un cœur nouveau, habité par l'Esprit Saint (cf. *Ez* 11, 19 ; 36, 26). Je me demande : comment cette « greffe » de cœur a-t-elle lieu, du cœur ancien au cœur nouveau ? À travers le don des désirs nouveaux (cf. *Rm* 8, 6) ; qui sont semés en nous par la grâce de Dieu, de façon particulière à travers les Dix commandements portés à leur accomplissement par Jésus, comme Il l'enseigne dans le « discours de la montagne » (cf. *Mt* 5, 17-48). En effet, dans la contemplation de la vie décrite dans le Décalogue, c'est-à-dire une existence reconnaissante, libre, authentique, bénissante, adulte, gardienne et amante de la vie, fidèle, généreuse et sincère, nous nous retrouvons, presque sans nous en apercevoir devant le Christ. Le Décalogue est sa « radiographie », il le décrit comme un négatif de photographie qui laisse apparaître son visage — comme sur le Saint-Suaire. Ainsi, l'Esprit Saint rend fécond notre cœur en plaçant en lui les désirs qui sont un don de lui, les désirs de l'Esprit. Désirer selon l'Esprit, désirer au rythme de l'Esprit, désirer avec la musique de l'Esprit.

En regardant le Christ, nous voyons la beauté, le bien, la vérité. Et l'Esprit engendre une vie qui, en satisfaisant ses désirs, suscite en nous l'espérance, la foi et l'amour.

Ainsi, nous découvrons mieux ce que signifie le fait que le Seigneur Jésus n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, la faire croître et, tandis que la loi selon la chair était une série de prescriptions et d'interdictions, selon l'Esprit, cette même loi devient vie (cf. *Jn* 6, 63 ; *Ep* 2, 15), parce qu'elle n'est plus une norme, mais la chair même du Christ, qui nous aime, nous cherche, nous pardonne, nous console et dans son Corps, recompose la communion avec le Père, perdue à cause de la désobéissance du péché. Ainsi, la négation littéraire, la négation dans l'expression des commandements : — « tu ne voleras pas », « tu n'insulteras pas », « tu ne tueras

pas » — ce « ne pas » se transforme en une attitude positive : aimer, faire de la place aux autres dans mon cœur, autant de désirs qui sèment la positivité. Telle est la plénitude de la loi que Jésus est venu nous apporter.

Dans le Christ, et seulement en Lui, le Décalogue cesse d'être une condamnation (cf. *Rm* 8, 1) et devient l'authentique vérité de la vie humaine, c'est-à-dire désir d'amour — ici naît un désir de bien, de faire le bien — désir de joie, désir de paix, de magnanimité, de bienveillance, de bonté, de fidélité, de douceur, de maîtrise de soi. De ces « non », on passe à ce « oui » : l'attitude positive d'un cœur qui s'ouvre à travers la force de l'Esprit Saint.

Voilà à quoi sert de chercher le Christ dans le Décalogue : à féconder notre cœur afin qu'il soit empli d'amour et qu'il s'ouvre à l'œuvre de Dieu. Quand l'homme répond au désir de vivre selon le Christ, alors il ouvre la porte au salut, qui ne peut qu'arriver, parce que Dieu le Père est généreux et, comme le dit le Catéchisme, « Dieu a soif que nous ayons soif de Lui » (n. 2560).

Si ce sont les désirs mauvais qui souillent l'homme (cf. *Mt* 15, 18-20), l'Esprit dépose dans notre cœur ses saints désirs, qui sont le germe de la vie nouvelle (cf. 1 *Jn* 3, 9). En effet, la vie nouvelle n'est pas l'effort titanesque d'être cohérent avec une règle, mais la vie nouvelle est l'Esprit même de Dieu qui commence à nous guider jusqu'à ses fruits, dans une heureuse synergie entre notre joie d'être aimés et sa joie de nous aimer. On rencontre les deux joies : la joie de Dieu de nous aimer et notre joie d'être aimés.

Voilà ce qu'est le Décalogue pour nous chrétiens : contempler le Christ pour nous ouvrir à recevoir son cœur, pour recevoir ses désirs, pour recevoir son Saint-Esprit.

